
3 1761 07881562 8

LE

BOURREAU DES CRANES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du PALAIS-ROYAL,

le 12 mai 1853.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

LE

BOURREAU DES CRANES

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN TROIS ACTES ET UN PROLOGUE

PAR

LAFARGUE ET SIRAUDIN

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

Distribution de la pièce

LONGJUMEAU, ancien artificier.	MM.	SAINVILLE.
COQUELET, rentier, ancien militaire.		LHÉRITIER.
ARTHUR FLANCHARD, fils d'un propriétaire de la Bourgogne.		RAVEL.
BAPTISTE, domestique chez Longjumeau. . . .		LUCIEN.
LE CONTROLEUR DU THEATRE DU PALAIS-ROYAL.		ALLARD.
UN GARÇON DE THÉATRE.		
MADAME COQUELET (Pulchérie).	Mlles	THIERRET.
EUGÉNIE (madame Dumesnil), jeune veuve, fille de Longjumeau.		LAMBERT.
ROSINE, bonne chez Coquelet.		H. BAILLY.

LE BOURREAU DES CRANES

PROLOGUE

L'orchestre du théâtre du Palais-Royal.

SCÈNE PREMIERE

(On joue l'ouverture. Après un certain nombre de mesures, elle s'arrête au bruit d'une dispute.)

ARTHUR, assis dans une stalle; LONGJUMEAU, venant se placer devant Arthur, debout.

LONGJUMEAU.

Je vous répète monsieur, que j'ai le numéro 23, et que cette stalle est la mienne.

ARTHUR.

Et moi, monsieur, je vous confirme que j'ai aussi le numéro 23, et que je garde cette stalle.

LONGJUMEAU.

Mais, monsieur... voici mon coupon... Je suppose que vous savez lire?...

ARTHUR.

Oui, monsieur... j'ai appris autrefois... et il m'en est resté quelque chose.

LONGJUMEAU.

Monsieur, déguerpissez au plus vite, ou je vous jette dans l'orchestre des musiciens.

ARTHUR.

Vous me menacez!... Eh bien, monsieur, je vous préviens que je suis ici depuis le commencement du spectacle, et que je n'en sortirai que par la force des baïonnettes.

LONGJUMEAU.

Ah! monsieur, vous parodiez bêtement un mot célèbre... Voulez-vous me rendre ma stalle, oui ou non?...

ARTHUR.

Eh bien, non, mille fois non!...

LONGJUMEAU.

C'est votre dernier mot?... (Il le saisit au collet.)

ARTHUR.

Voulez-vous bien me lâcher!... (Uno lutte s'engage, dans laquelle Longjumeau finit par donner un soufflet à Arthur.) Ah! un soufflet!

SCÈNE II

LES MÊMES, UN GARÇON DE THÉATRE.

LE GARÇON DE THÉATRE, à Longjumeau et à Arthur.

Suivez-moi, messieurs...

ARTHUR.

Monsieur, j'ai été gifflé...

LE GARÇON DE THÉATRE.

Vous vous expliquerez autre part. (A Lonjumeau.) Allons, marchez!

LONGJUMEAU, au Garçon de théâtre.

Je marche, ne me bousculez pas, je marche... (Ils sortent. L'orchestre exécute une fois seul le chœur suivant, pour donner aux trois personnages du prologue le temps de remonter sur la scène. Pendant ce temps-là, le rideau se lève.)

ACTE I

Le bureau du contrôleur du théâtre du Palais-Royal. — Portes au fond et portes latérales. Au milieu de la porte de gauche du fond, un petit grillage de caisse. — Un bureau à gauche, chaises.

SCENE PREMIERE

LE CONTROLEUR, assis à son bureau et lisant son journal ; puis LONGJUMEAU et ARTHUR, amenés par le GARÇON DE THÉATRE. *

ENSEMBLE.

AIR de *Moïse.*

ARTHUR.

J'arriverai, je jure,
A venger mon affront!...
Et d'une telle injure
Je veux avoir raison !

LONGJUMEAU.

Quelle étrange aventure!
Où nous emmène-t-on ?
Il se plaint d'une injure.
Il en aura raison !

* Le Contrôleur, Longjumeau, le Garçon de théâtre, Arthur

LE CONTROLEUR.

Qu'est-ce que c'est?

ARTHUR.

C'est inouï!

LONGJUMEAU.

C'est arbitraire!

ARTHUR.

Ça ne s'est jamais vu!

LONGJUMEAU.

Je m'en plaindrai!

LE CONTROLEUR, au Garçon.

Eh bien, qu'est-ce donc?

LE GARÇON DE THÉATRE.

Ce sont deux personnes qui se sont disputées dans la salle, et dont l'une a donné un soufflet à l'autre.

LE CONTROLEUR.

Ah çà! messieurs, voulez-vous avoir la bonté de m'expliquer le motif de votre querelle? (Le Garçon de théâtre sort.)

ENSEMBLE.

LONGJUMEAU.

Oh! mon Dieu! c'est bien simple; figurez-vous que j'arrive à l'orchestre du théâtre du Palais-Royal...

ARTHUR.

En deux mots, je vais vous mettre au courant: imaginez-vous que j'étais à l'orchestre du théâtre du Palais-Royal...

LE CONTROLEUR.

Parlez l'un après l'autre.

ARTHUR.

C'est juste!

LONGJUMEAU.

La remarque de monsieur est pleine de sens.

LE CONTROLEUR.

Allons, au fait.

LONGJUMEAU et ARTHUR.

Voilà ce que c'est...

LE CONTROLEUR.

Encore!

ARTHUR.

Je demande à m'expliquer le premier.

LONGJUMEAU.

Moi, comme je ne tiens pas à me servir de la rédaction de monsieur... (montrant Arthur) je désire me faire entendre avant lui... Voici le fait... Tenez, figurez-vous que voici l'orchestre... Monsieur était placé là, au numéro 23, lorsque je suis arrivé muni de mon coupon...

ARTHUR.

Et moi aussi, j'étais muni de mon coupon... Je demande à parler le premier.

LONGJUMEAU.

Pardon... je demande la parole pour un fait personnel.

LE CONTROLEUR, à Longjumeau.

Mais taisez-vous donc!

LONGJUMEAU, à Arthur.

Vous l'entendez, on vous dit de vous taire... J'arrive donc muni de mon coupon...

ARTHUR.

Mais puisqu'on vous dit de vous taire...

LONGJUMEAU, à Arthur.

De quoi vous mêlez-vous?... C'est à monsieur que je parle. (Ils parlent tous les deux en même temps.)

LE CONTROLEUR.

Ah! si vous parlez tous deux à la fois!... (Longjumeau, dans le fort de la dispute, prend la sonnette du Contrôleur et sonne. Le Garçon de théâtre rentre.)

LONGJUMEAU.

Ah! quelqu'un! on va faire justice de la faconde verbeuse de ce monsieur...

LE CONTROLEUR, se levant et désignant Longjumeau.

Faites entrer monsieur... ici. (Il désigne la droite.)

LONGJUMEAU, se frottant les mains.

Oh! il ne l'a pas volé!...

LE GARÇON DE THÉATRE.

Allons! (Il empoigne Longjumeau.)

LONGJUMEAU.

Permettez, il y a erreur... permettez! (Le Garçon de théâtre fait entrer Longjumeau dans la pièce à droite et s'éloigne.)

SCENE II

LE CONTROLEUR, ARTHUR. *

LE CONTROLEUR, retournant à son bureau.

Là, j'espère que nous serons tranquilles...

ARTHUR.

Espérons-le!

LE CONTROLEUR, s'asseyant.

Et maintenant, expliquez-moi, mais vite, en deux mots.

ARTHUR.

Oh! mon Dieu... c'est bien simple... Voulez-vous des détails?...

* Le Contrôleur, Arthur.

LE CONTROLEUR.

Le moins possible.

ARTHUR.

Une narration succincte vous suffit?.. Très-bien... Je suis parti, hier de Châlon... J'avais pris le chemin de fer.. Ah!... c'est de Châlon-sur-Saône que je veux parler .. Ne pas confondre avec celui sur Marne...

LE CONTROLEUR, se résignant et prenant son journal.

Abrégez, monsieur... abrégez!

ARTHUR, à lui-même.

C'est juste... j'oubliais que les détails vous étaient indifférents. (Continuant.) Mon père, sous prétexte de recouvrements pour vins de Bourgogne, me fit donc partir, hier, pour Paris... Mais, si je devine le fond de la pensée de mon auteur, c'était plutôt pour m'envoyer chez un sien ami, sis à Paris, rue des Marmousets... lequel ami a une fille à marier, quoique veuve, et dont il rêve de nouvelles nopces à mon profit...

LE CONTROLEUR.

C'est bien!... développez... (Il se retourne.)

ARTHUR, à part.

Ce monsieur est bizarre, il veut, il ne veut pas... Développons... (Haut.) J'étais dans les premières, les diligences, tout seul, lorsqu'a... (très-fort) Tonnerre! (Yonne), quatre mille deux cent quarante deux habitants... une femme... quand je dis une femme, j'ai tort, un ange, monsieur! un ange, moins les ailes... vint se placer dans mon compartiment... (Le Contrôleur se lève impatienté. * — A part.) Je semble intéresser vivement ce monsieur... (Haut.) L'effet que sa vue produisit sur moi, essayerai-je de vous le dépeindre?... Non... ne l'essayons pas! Je tentai vingt fois de nouer la conversation... le nouage ne prit pas... seulement, elle me répondait par des sourires qui semblaient dire : « Arthur... (c'est mon prénom) Flanchard (c'est mon nom), je vous comprends, mais ma dignité de femme m'oblige à ne pas vous comprendre... » Je compris son silence... et je l'imitai... en dormant... Quand je rouvris les yeux, j'étais au débarcadère... et mon inconnue était partie.

LE CONTROLEUR.

Avez-vous bientôt fini, monsieur?

ARTHUR.

Je touche à la fin... Pour dissiper mon ennui, ** je me rends au théâtre du Palais-Royal...

* Arthur, le Contrôleur.

** Le Contrôleur, Arthur.

LE CONTROLEUR.

Ah! c'est bien heureux.

ARTHUR.

J'entre... je dépose ma canne au bureau des parapluies... e donne deux sous...

LE CONTROLEUR, impatienté.

Oh! ça va recommencer!

ARTHUR.

Je vous signale ce fait pour vous faire voir que je suis entièrement soumis aux ordonnances... Je sors dans l'entr'acte...

LE CONTROLEUR, de même.

Mais c'est inutile!

ARTHUR.

Je vous demande pardon, ce n'était pas inutile... et la preuve, c'est que, sous le péristyle, je retrouve mon inconnue, ô chance!... elle entre au théâtre.

LE CONTROLEUR, impatienté.

Ah! (Il sonne, le Garçon de théâtre paraît.) Faites passer monsieur dans cette pièce. (Il désigne le cabinet à gauche.

LE GARÇON DE THÉATRE.

Allons, passez.

ARTHUR.

Je passe... mais ne poussez pas.

LE GARÇON DE THÉATRE.

Marchez donc plus vite que ça...

ARTHUR.

Je marche... mais ne poussez pas. (Il entre à gauche.)

SCÈNE III

LE CONTROLEUR, LONGJUMEAU, LE GARÇON DE THÉATRE. *

LE CONTROLEUR, au Garçon de théâtre.

Vite, allons, à l'autre.

LE GARÇON DE THÉATRE, ouvrant.

Sortez!

LONGJUMEAU.

Peut-on entrer?

LE GARÇON DE THÉATRE.

Puisqu'on vous dit de sortir...

LONGJUMEAU.

C'est juste, puisqu'on me dit de sortir, j'entre...

* Le Contrôleur, le Garçon de théâtre, Longjumeau.

LE CONTROLEUR.

A vous, monsieur; soyez bref... (Le Garçon de théâtre sort.)

LONGJUMEAU.

Oh! monsieur... je serai bref... que vous allez en être étonné .. et vous vous direz à part vous : « Mon Dieu, que voilà un homme qui est bref!... »

LE CONTROLEUR.

Allons... allons...

LONGJUMEAU.

Je suis père de famille....

LE CONTROLEUR

Il m'importe peu.

LONGJUMEAU.

Je le crois... J'ai fait mon service de garde national pendant vingt-sept ans... et si je n'ai pas été gradé, c'est que je ne l'ai pas voulu...

LE CONTROLEUR, impatienté.

Après?

LONGJUMEAU.

Je suis un homme de *cinquinte ains...*

LE CONTROLEUR.

Ah! vous êtes de Saint-Quentin?

LONGJUMEAU.

Non!... je suis de Saint-Germain... Mais j'ai *cinquinte ains.*

LE CONTROLEUR.

Ah! vous avez cinquante ans?

LE GARÇON DE THÉATRE, rentrant.

On vous demande au théâtre, tout de suite.

LE CONTROLEUR.

C'est bien... j'y vais... (A Longjumeau.) Je reviens dans un instant... et afin qu'un rapport puisse être remis à l'autorité, préparez vos réponses d'une manière succincte. (Il sort avec le Garçon de théâtre.)

SCENE IV

LONGJUMEAU, seul.

Je ne suis pas fâché qu'il m'ait laissé seul... j'ai besoin de me recueillir... Nous disons donc que j'ai calotté ce monsieur... oh! mais, la... aux oiseaux... Ce n'est pas étonnant... je suis artificier, élève de M. Ruggieri. De mon frottement continuel avec la poudre et le salpêtre, il est résulté chez moi un vice organique, inhérent à mon état : au moindre mot, au moindre geste, j'éclate comme un pétard ou

une fusée ; je prends feu, je brille et je m'éteins de même. Voilà précisément la position dans laquelle je me trouve en ce moment... J'ai éclaté, j'ai calotté ce monsieur d'une façon assez brillante ; mais je suis éteint, je suis totalement éteint. « Mais, me dira-t-on, s'il exige une réparation ? » Je vais répondre à cette observation... Je suis père de famille. J'ai une fille... je me dois à cette enfant... je me dois à moi-même de m'éviter l'ombre d'une égratignure... « Mais, me dira-t-on encore. Longjumeau...» je n'ai pas dit mon nom ? Pardon... Longjumeau, rue des Marmousets, nº 11... » Comment vas tu te tirer de là, mon bon ?... » (Il rit.) Ah ! ah ! j'ai un moyen... une recette, que j'ai déjà employée avec succès... Avec cette recette, que je donne gratis à tout le monde, on peut passer pour un foudre de guerre, pour un bourreau des crânes, sans qu'il en coûte un cheveu de la tête ou un poil de la barbe... Voici cette recette... Le premier jour de l'an, vous mettez soigneusement, dans un portefeuille comme celui-ci, toutes les cartes de visite qui sont déposées chez vous par vos amis mâles... amis mâles, je m'explique bien. Et vous vous présentez bravement dans un lieu public : bien ! très-bien ! — Un monsieur vous regarde de travers ; gifflez !... — Un autre vous marche sur un cor, sans le faire exprès : gifflez toujours !... On vous prend enfin votre stalle, comme ça m'est arrivé ce soir, oh ! alors, gifflez plus que jamais !.. Quand la chose est faite, nous restons, n'est-ce pas, en face d'un monsieur poltron ou brave?... — S'il est poltron, il s'en va avec sa giffle, et vous avec gloire, et tout est dit. — S'il est brave, et qu'il exige des excuses, vous lui riez au nez .. tenez, comme ça... (Il rit.) S'il vous demande raison, enfin, alors, vous vous posez sur la hanche, et, sortant de votre poche le petit portefeuille en question, vous en retirez une carte... n'importe laquelle... au hasard, et vous lui la donnez majestueusement en lui disant : « A demain !... » Le lendemain, vous dormez bien tranquillement, tandis qu'on va réveiller le monsier à la carte... — *Nota bene.* — Pour que le moyen soit infaillible, il est essentiel de ne pas mettre sa propre carte dans le portefeuille. Voilà ma recette, voilà comment j'emploie les cartes de mes amis, sans le moindre scrupule et vous devez le comprendre :

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

On visite ceux que l'on aime.
Et mes amis m'ont visité ;
Or, un ami, c'est un autre nous-même,
Sur lequel j'ai toujours compté.
Puisque souvent un ami vous remplace,
Je puis l'exposer sans regrets,
Et, dès l'instant qu'il se bat à ma place,
C'est comme si je me battais.

SCÈNE V

LONGJUMEAU, LE CONTROLEUR. *

LE CONTROLEUR.

Que d'événements ce soir au théâtre!... Une dame qui se trouve mal... Sortez, monsieur, sortez bien vite!

LONGJUMEAU.

Je ne demande pas mieux.

LE CONTROLEUR.

Où allez-vous?

LONGJUMEAU.

Vous me dites : « Sortez... » je sors.

LE CONTROLEUR.

Eh! non, monsieur, sortez par là... (Il désigne la droite.)

LONGJUMEAU.

C'est juste... puisqu'on me dit de sortir, j'entre.

SCÈNE VI

LE CONTROLEUR, EUGÉNIE, LE GARÇON DE THÉATRE.

LE CONTROLEUR, allant au-devant d'Eugénie. **

Eh bien, madame?

EUGÉNIE.

Merci, je me sens tout à fait remise...*** Si vous étiez assez bon pour me faire avancer une voiture... Mais n'est-ce pas ici qu'on a dû amener tout à l'heure deux personnes?...

LE CONTROLEUR.

Qui se sont disputées?...

EUGÉNIE.

Et dont l'une a été frappée?

LE CONTROLEUR.

Précisément; ces messieurs sont là tous deux.

EUGÉNIE.

Ah! monsieur... j'étais inquiète, bien inquiète; mais d'un mot vous pouvez me rassurer... L'une des deux personnes est mon père, et malheureusement, je crains que ce ne soit le plus coupable...

LE CONTROLEUR.

Je comprends.

ARTHUR, à la grille de la porte, à part.

Que vois-je!... Mon inconnue ici!

* Le Contrôleur, Longjumeau.
** Eugénie, le Contrôleur.
*** Le Contrôleur, Eugénie.

EUGÉNIE.

Je vous en prie, monsieur, faites que cette affaire n'ai pas de suites fâcheuses...

ARTHUR, de même.

Oh! ange! tu t'intéresses donc à moi!

EUGÉNIE.

Pourvu qu'il ne s'expose pas!... qu'un duel .

LE CONTROLEUR.

Ne craignez rien, madame...

ARTHUR, de même.

Pauvre chatte!... Elle craint pour ma po... sition.

LE CONTROLEUR.

D'abord, je ne souffrirai pas qu'une provocation ait lieu...

EUGÉNIE.

Oh! merci, monsieur, merci...

LE GARÇON DE THÉATRE.

La voiture est en bas.

EUGÉNIE.

Je me retire pleine de confiance en vous.

ENSEMBLE.

AIR des *Mousquetaires de la Reine.*

EUGÉNIE.

J'emporte l'espérance
Qui double le bonheur.
Par vous, la confiance
Est entrée en mon cœur,

LE CONTROLEUR *et* ARTHUR.

Conservez / Conserve l'espérance,
Comptez / Compte sur mon honneur,
Et que la confiance
Reste / Renaisse dans votre / ton cœur.

(Eugénie sort.)

SCÈNE VII

LE CONTROLEUR, seul.

Pauvre dame!... je comprends son inquiétude! (Ouvrant la porte de gauche.) Sortez, monsieur! (Allant à droite.) Mais j'espere qu'il ne me sera pas difficile de faire entendre raison à ces deux originaux! (Il ouvre la porte de droite.)

SCÈNE VIII

LE CONTROLEUR, LONGJUMEAU, ARTHUR.*

LONGJUMEAU, sortant.

Ah! il me sera enfin permis de m'expliquer... (Au Contrôleur.) J'arrive donc à l'orchestre, muni de mon coupon...

LE CONTROLEUR.

Taisez-vous!

LONGJUMEAU.

Je me tais... mais à regret, je l'avoue.

LE CONTROLEUR, à Arthur.

Monsieur, je voudrais vous dire deux mots en particulier.

ARTHUR.

Volontiers.

LONGJUMEAU.

Je ne puis pas en être?

LE CONTROLEUR.

Mais il me semble que non...

LONGJUMEAU.

Bien... bien... je demandais, voilà tout.

LE CONTROLEUR.

Monsieur, voici les feuilles... les journaux sont très-intéressants. (A mi-voix à Arthur.) Monsieur, d'après les renseignements que j'ai pris sur l'affaire qui vous amène ici, je sais que vous êtes l'offensé.

ARTHUR.

Si la justice me rend justice, cela me consolera.

LONGJUMEAU, lisant le journal.

« On écrit de Calcutta au *Times*... »

LE CONTROLEUR, à Arthur.

Mon devoir est d'éviter qu'une querelle, souvent futile, ne dégénère en une question grave.

ARTHUR.

Cependant, monsieur, j'ai été gifflé!

LE CONTROLEUR.

Je le sais... Mais si à ma prière se joignait celle d'une dame?

ARTHUR.

Une dame!... Je vous comprends.

LONGJUMEAU, lisant le journal.

« On écrit de Hongrie à *l'Observateur autrichien*...

LE CONTROLEUR, à Arthur.

Ainsi donc vous consentiriez à ne pas donner de suite à cette misérable affaire?...

* Arthur, le Contrôleur, Longjumeau.

ARTHUR.

J'y consens. (A part.) Je rage... (Haut.) Mais j'y consens... (A part.) A cause d'elle... pas à cause de... (Il indique Longjumeau.)

LE CONTROLEUR.

C'est très-bien... Maintenant, laissez-moi dire quelques mots à monsieur... (A Lonjumeau.) Dites-moi.

ARTHUR.

Je ne puis pas en être? *

LE CONTROLEUR.

Mais il me semble que non.

ARTHUR.

Bien... bien... je demande, voilà tout!

LONGJUMEAU.

Ah!... (A Arthur.) Voici les feuilles... les journaux sont très-intéressants...

LE CONTROLEUR, à Longjmmeau.

A nous deux... **

LONGJUMEAU.

Je vous ouïs!

LE CONTROLEUR.

Monsieur, qui m'a fait connaître les incidents de votre querelle...

ARTHUR, assis, lisant le journal.

« On écrit de Calcutta au *Times*... »

LE CONTROLEUR.

Aurait quelque droit de se plaindre de vos procédés envers lui...

LONGJUMEAU.

Oh! pour une pareille bagatelle...

LE CONTROLEUR.

Laissez-moi finir. Grâce à mon intervention toute pacifique, grâce à l'heureux caractère de monsieur... à sa bienveillance...

LONGJUMEAU.

Ah! il est bienveillant? (A part.) C'est qu'il canne!

LE CONTROLEUR, continuant.

Il est décidé à ne pas donner suite à sa plainte.

LONGJUMEAU, regardant Arthur avec mépris.

C'est un homme charmant... charmant... charmant!...

ARTHUR, lisant le journal.

« On écrit de Hongrie à *l'Observateur autrichien*... »

* Le Contrôleur, Arthur, Longjumeau.
** Arthur, le Contrôleur, Longjumeau.

LE CONTROLEUR, à Longjumeau.

Seulement... il serait convenable... que vous lui dissiez quelques mots en manière d'excuses.

LONGJUMEAU.

Des excuses?...

LE CONTROLEUR.

Il le faut.

LONGJUMEAU.

Puisqu'il le faut...

LE CONTROLEUR, à Longjumeau.

Soyez convenable... (A Arthur.) Il va vous faire des excuses!... (Il se retire au fond.)

ARTHUR, à part.

Voyons donc!... cet homme est un *fouinard!*... et je lui ferais des excuses!...

LONGJUMEAU, à part.

Si ce n'était pour plaire à mon ange inédit...

LONGJUMEAU, s'approchant d'Arthur. *

Monsieur, vous pensez peut-être... que je m'en vais retirer le soufflet dont j'ai disposé en votre faveur?...

ARTHUR.

Le retirer... c'est assez difficile... mais vous pourriez...

LONGJUMEAU.

Vous faire des excuses... peut-être?...

ARTHUR.

Dame!... c'est bien le moins...

LONGJUMEAU.

Ah! ah! mais voyez donc comme je ris... voyez donc comme les lignes pures de mon visage offrent plutôt le sentiment de la gouaille que l'expression d'un homme repentant.

ARTHUR.

Mais ce n'est pas ce que monsieur...

LONGJUMEAU, l'arrêtant.

Silence! Voici le plan que je vous propose.

ARTHUR.

Voyons ce plan?

LONGJUMEAU.

Nous allons, devant ce monsieur, prendre des semblants de confraternité .. nous allons faire errer le sourire sur nos lèvres... nous allons nous étreindre les phalanges comme de vrais amis... Mais, au fond, il n'en sera rien.

ARTHUR.

Une rencontre... j'aime mieux ça!...

*Arthur, Longjumeau. le Contrôleur.

LE CONTROLEUR.

Hein ?

LONGJUMEAU, au Contrôleur.

Nous nous arrangeons, je lui fais des excuses .. (A part.) Voici le moment de faire usage de mon petit portefeuille, la première venue, n'importe, au hasard. (Haut, à Arthur.) Monsieur, voici ma carte.

ARTHUR, prenant la carte et lisant, à part.

« M. Anatole Coquelet, Maubuée, 15. » (A lui-même.) O mon ange, tu ne peux m'en vouloir de ne pas bouder devant une affaire d'honneur.

LONGJUMEAU, à part.

Il se consulte !...

ARTHUR.

Je serai demain chez vous.

LE CONTROLEUR.

Vous dites ?

LONGJUMEAU.

Monsieur viendra me voir ; il cultivera ma connaissance. (A Arthur.) A demain, cher ami, quelle heure ?

ARTHUR.

Midi.

LONGJUMEAU,

Midi, très-bien, je vous y attendrai !

LE CONTROLEUR.

Je suis heureux de vous voir si bien vous entendre...

ARTHUR, bas, à Longjumeau.

Je vais, en sortant d'ici, vous rendre votre giffle toute chaude... en attendant que demain je vous crève le *bedon*.

LONGJUMEAU.

Hein ? (A part.) Cet homme a de l'hyène dans le regard. *

LE CONTROLEUR.

Messieurs, je ne vous retiens plus.

ENSEMBLE.

Air final du premier acte de *Renaudin*.

LE CONTROLEUR.

Enfin, enfin, les voilà réunis.
Je les contemple avec ivresse,
Et je rends grâce à mon adresse
Qui vient de faire deux amis.

ARTHUR.

J'irai ! (*bis*) je trouverai mon ennemi,
C'est un espoir que je caresse.
Puisqu'à présent j'ai son adresse,
J'espère en avoir plus que lui !

* Longjumeau, le Contrôleur, Arthur.

LONGJUMEAU.

Viens-y! (*Bis.*) J'esquive un fougueux ennemi.
Avec bonheur, avec adresse ;
Il croit posséder mon adresse,
Mais j'en possède plus que lui.

LE CONTROLEUR, *à Arthur.*

De ce côté, monsieur, je vous invite...
(A Longjumeau.)
Vous, par ici!

(Il remonte.)

LONGJUMEAU, *à part.*

Moi, je sors au plus vite,
En espérant ne plus voir ce faquin...
(Haut, à Arthur.)
Au revoir, mon cher, à demain.

ARTHUR.

Oui, chez vous, je serai demain.
(A part.)
J'irai (*bis.*)
Et je me vengerai,
J'irai (*bis.*)
Et je l'escofierai.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Mais silence!

LONGJUMEAU.

De la prudence!

TOUS DEUX.

De la prudence !

REPRISE ENSEMBLE.

LONGJUMEAU.

J'esquive un fougueux ennemi, etc

ARTHUR.

Je trouverai mon ennemi, etc.

(Ils se saluent, sortent l'un par la droite, l'autre par le fond ; le Contrôleur reste au milieu.)

* Longjumeau, le Contrôleur, Arthur.

ACTE II

Chez M. Coquelet. — Un salon. Porte au fond, portes latérales aux premier et deuxième plans; un guéridon à droite, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME COQUELET, entrant, portant un habit sur le bras.

Encore sorti! pour la onzième fois hier, et pour la septième aujourd'hui!.. Ah! monsieur Coquelet, monsieur Coquelet, ces absences multipliées cachent une trahison! (Elle cherche partout.) Je ne trouve rien! Ah! si j'avais des preuves, je ne suis qu'une faible femme, mais je concasserais Anatole comme du poivre! Cherchons dans cet habit qu'il avait hier, à son assemblée d'actionnaires... (Elle fouille.) Rien encore! si... un cure-dents! (Après réflexion.) Cet objet de luxe semblerait indiquer qu'en sortant de dîner ici, Anatole est allé dîner ailleurs... J'éclaircirai le fait; continuons nos fouilles! Ah!... je sens quelque chose d'étrange... des gants blancs; pourquoi des gants blancs? Je m'en empare, et je m'en pare, ils me vont... (Elle les met.) Ils sont en agneau tour de Nesle, un franc cinquante centimes. Je les aurais préférés en chevreau... Mais, n'importe l'animal, il faudra bien qu'il s'explique!

SCÈNE II

MADAME COQUELET, ROSINE. *

MADAME COQUELET.

Eh bien, Rosine?

ROSINE.

J'ai cherché dans la toilette de monsieur, je n'ai rien trouvé!

MADAME COQUELET.

Quoi! pas une lettre?... C'est bien, continuez à me servir fidèlement, à espionner votre maître, et, dans quatre ans, je vous donnerai la robe de soie que je porte aujourd'hui!

ROSINE.

Madame est bien bonne.

* Rosine, madame Coquelet.

MADAME COQUELET.

Ah! dites-moi; monsieur Coquelet avait-il hier son vieux chapeau, ou son neuf?

ROSINE.

Son neuf, madame... il s'était fait *flambant*... Il était tout guilleret... et aimable donc!... Je n'ai jamais vu monsieur aussi aimable que ça!

MADAME COQUELET, sévèrement.

Rosine!... (Changeant de ton.) Qu'avez-vous fait de ce chapeau?

ROSINE.

Je l'ai brossé et serré dans son carton... et, si madam veut... (Elle va pour sortir.)

MADAME COQUELET.

Non... j'y vais moi-même!...

SCÈNE III

ROSINE, puis ARTHUR. *

ROSINE, seule.

En voilà une qui se donne de l'agrément dans le mariage, c'est pire qu'un douanier!

ARTHUR, entrant et lisant une carte.

M. Anatole Coquelet, S. V. P.?

ROSINE.

Il est sorti!

ARTHUR.

Allez lui dire que je veux lui parler.

ROSINE.

Puisqu'il n'y est pas!...

ASTHUR.

Dites-lui, alors, que je l'attends!

ROSINE.

Puisqu'on vous dit...

ARTHUR.

Oh! assez... ** S'il n'est pas chez lui, qu'on me le trouve!...

ROSINE.

Madame pourra peut-être vous dire...

ARTHUR.

Ah! il a une femme?... Alors apportez-moi sa femme!...

ROSINE.

On va la chercher!... (A part, en sortant.) Est-il cocasse donc, celui-là!

* Arthur, Rosine.
** Rosine, Arthur.

SCÈNE IV

ARTHUR, seul.

Ah!... il a une femme!... Tant mieux... je ne serais pas fâché de le martyriser dans sa plus chère moitié, en attendant que je le pique dans l'autre... J'ai ce soufflet sur le cœur... c'est-à-dire... (Il montre sa joue.) Et j'éprouve le besoin de m'en venger!... Ah! je ne suis pas bien féroce... pourvu que je lui mette pas mal de lame dans son individu, je serai satisfait... et puis ça me fera honneur... ça me posera dans l'esprit de cette belle inconnue... Elle sera flattée, en entendant dire autour d'elle : « Vous voyez ce jeune homme .. là-bas... qui passe. . ce beau jeune homme... — Oui .. — Eh bien, il a mis pas mal de lame dans la peau d'un individu qui l'avait insulté. — Ah! bah! » Ça fait bien... Eh! mais, à propos... j'ai là une carte... (Lisant.) « Mademoiselle Amanda. » C'est une maison où Gustave, un de mes amis, doit me présenter ce soir... « Viens-y, m'a-t-il dit, tu t'amuseras, » et, ma foi, j'irai... en attendant que je me marie, car je n'aimerais pas à me marier en été... Je me rendrai chez mon beau-père quand la bise sera venue... Holà! hé!... on ne vient pas! (Il frappe avec sa canne sur les meubles.) A la boutique!...

SCÈNE V

ARTHUR. MADAME COQUELET. *

MADAME COQUELET, entrant avec un chapeau sous le bras.

Que signifie ce tapage?... qui êtes-vous et que voulez-vous?...

ARTHUR.

Je vais vous le dire... mais couvrez-vous, je vous prie!... C'est à M. Coquelet que j'ai l'honneur de parler?...

MADAME COQUELET.

Insolent!...

ARTHUR.

Pardon... ce chapeau que vous tenez à la main a pu me faire commettre une erreur, que je regrette..... je m'aperçois maintenant que j'ai affaire à un fragment de la plus belle moitié du genre humain... et je supplie ce fragment de me permettre de m'asseoir!... (Il s'assied.)

MADAME COQUELET, s'asseyant aussi.

Au fait, monsieur!

ARTHUR.

M'y voici... mais couvrez-vous, je vous prie... (Presque chanté.) Vous avez un mari, madame?...

*Madame Coquelet. Arthur

MADAME COQUELET, de même.

Eh! monsieur, je le sais bien.

ARTHUR, de même.

C'est un gueux!

MADAME COQUELET, de même.

Monsieur, vous ne m'apprenez rien!...

ARTHUR.

Si... je vais vous apprendre quelque chose... je vais vous apprendre d'abord que j'ai rencontré hier votre mari au théâtre du Palais-Royal...

MADAME COQUELET.

Au théâtre du Palais-Royal, grand ciel!.... il m'avait dit qu'il allait à un réunion d'actionnaires!...

ARTHUR.

Du Palais-Royal?

MADAME COQUELET.

Non... une société industrielle.

ARTHUR.

Oui, madame... c'est au théâtre précité que votre époux est venu me dire très-gaillardement: « Otez-vous de là que je m'y mette!... » J'ai refusé... il a insisté... bref, de politesse en politesse, une giffle a été donnée et reçue.

MADAME COQUELET.

Par vous?

ARTHUR.

Reçue par moi... donnée par votre iconoclaste de mari... et je viens pour lui en demander raison... C'est bien sa carte, voyez.

MADAME COQUELET, lisant et gardant la carte.

« Anatole Coquelet. »

ARTHUR.

« Maubuée, 15. »

MADAME COQUELET.

C'est bien ça; ainsi il me trompait! O vengeance!...

ARTHUR.

Vous serez servie à souhait, car j'ai l'intention de lui mettre pas mal de lame...

MADAME COQUELET.

Ce n'est pas ça qui m'inquiète!... M. Coquelet est un ancien militaire, qui a eu le nez gelé en Russie, et vous ne serez ni le premier ni le dernier, malheureusement, qu'il aura tué.

ARTHUR.

Ah! M. Coquelet est un ancien militaire?

MADAME COQUELET.

Oui, monsieur.

ARTHUR.

Qui a eu le nez gelé en Russie?

MADAME COQUELET.

Oui, monsieur.

ARTHUR, à lui-même.

Eh bien, tant mieux, s'il a le nez gelé, j'ai les oreilles chaudes... (Haut.) Madame, puisque votre mari n'est pas là, je reviendrai...

MADAME COQUELET.

Le plus tôt possible, monsieur; je tiens à le confondre.

ARTHUR, saluant.

Oh! soyez calme, madame!...

MADAME COQUELET.

A bientôt! (Elle l'accompagne.)

ARTHUR.

Couvrez-vous, je vous prie!...

ENSEMBLE.

Air du *Philtre.*

MADAME COQUELET.

Cet étranger croit, sur son âme,
Pouvoir effrayer ma moitié;
Mais Coquelet est fine lame,
Et le frappera sans pitié!

ARTHUR.

Je reviendrai bientôt, madame,
Mais dites à votre moitié
Que je suis une fine lame,
Qui ne se mouche pas du pié.

ARTHUR.

Son nez a subi la gelée...
Il doit s'attendre à tous moments
A voir venir la dégelée...
Il ne l'attendra pas longtemps!

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Je reviendrai, etc.

MADAME COQUELET.

Cet étranger croit, sur mon âme, etc.

(Arthur sort.)

SCENE VI

MADAME COQUELET, seule.

Ah! il était au théâtre du Palais-Royal... en partie fine, sans doute... (Avec fureur.) Oh! si j'en étais sûre... (Se radoucissant.) Mais modérons-nous, et accumulons les preuves. Ce gibus m'a semblé contenir un corps étranger dans sa garniture... explorons-le... (Elle cherche.) Un papier... une lettre, peut-être? Non, une note de restaurateur; total, vingt-sept francs cinquante centimes. Un homme qui refuse de me mener dîner à quarante sous, sans supplément... quelle horreur! Ah! le voici... (Elle met le chapeau crânement sur sa tête.) A nous deux!...

SCÈNE VII

COQUELET, MADAME COQUELET. *

MADAME COQUELET.

Approchez, monsieur, approchez...

COQUELET, souriant.

Qu'as-tu donc, Pulchérie?... Tu as l'air d'une amazone!

MADAME COQUELET.

Monsieur Coquelet, écoutez bien ce que je vais vous dire...

COQUELET.

J'écoute, Pulchérie.

MADAME COQUELET.

Vous êtes un polisson.

COQUELET.

Pulchérie, vous outragez bénévolement votre mari... (A part.) Aurait-elle fait quelque fâcheuse découverte?

MADAME COQUELET.

Ah! je vous outrage bénévolement; alors, justifiez-vous... Que signifie ce cure-dents?

COQUELET.

Ce cure-dents?

MADAME COQUELET.

Oui, vous savez bien qu'il n'en entre jamais ici...

COQUELET.

C'est vrai; c'est un de mes amis qui me l'a prêté.

MADAME COQUELET, à part.

Contenons-nous... (Haut.) Et cette note de restaurateur?

COQUELET, à part.

Elle a fait une battue générale.

MADAME COQUELET.

Eh bien?

COQUELET.

Cette note?

MADAME COQUELET.

Oui... pain, pour deux; bifteck, pour deux; perdreau aux truffes, pour deux; et deux melons... Vous n'étiez pas seul?

COQUELET, à part.

Je suis pris!... (Haut.) Eh bien, non, Pulchérie, je t'avoue que je n'étais pas seul!

MADAME COQUELET.

Et vous étiez avec?...

COQUELET.

Un ami!...

* Coquelet, madame Coquelet.

MADAME COQUELET.

Au féminin ?...

COQUELET.

Au masculin !...

MADAME COQUELET.

Son nom ?...

COQUELET.

Longjumeau. (A part.) Bah !

MADAME COQUELET, à part.

Je le saurai !...

COQUELET, de même.

Je le préviendrai ! (Il remonte.)

MADAME COQUELET.

Et pourquoi m'avez-vous fait un mystère de ce diner ?... [3]

COQUELET.

Parce que c'était un pari qu'il m'avait gagné... oui, un diner à discrétion... Et comme Longjumeau n'avait pas été discret, je craignais tes reproches !...

MADAME COQUELET.

Je crois bien : vingt-sept francs cinquante centimes ! (Négligemment.) Et en sortant de diner, vous êtes sans doute allés au spectacle ensemble !... (A part.) C'est ici que je t'attends !

COQUELET.

Moi, Pulchérie, aller au spectacle sans toi ?... Tu sais bien, d'ailleurs, que j'étais à ma réunion d'actionnaires ! ..

MADAME COQUELET.

Anatole !... vous mentez !... Vous êtes allé au théâtre du Palais-Royal, où vous avez eu une querelle, et où vous avez souffleté un jeune homme !...

COQUELET.

Par exemple !... moi... au théâtre du Palais-Royal !... Quel est le blanc-bec qui t'a conté cette bourde ?

MADAME COQUELET.

Qui ?... Le jeune homme giflé...

COQUELET.

Lui ?... Ah ! je ne serais pas fâché de faire sa connaissance pour lui faire dire la vérité !... Ah ! je lui ai donné un soufflet ! .. c'est possible... Seulement, il s'est trompé de jour... Ce n'était pas hier, ce sera aujourd'hui !...

MADAME COQUELET.

Ainsi, vous niez ?...

COQUELET.

Certes, je nie !...

MADAME COQUELET.

Et si ce jeune homme vient pour vous demander raison ?...

COQUELET.

Je le jetterai, devant toi, par la fenêtre... Rassure-toi... après explication... Je ne détruirai la preuve du délit que lorsque je serai complétement justifié!...

MADAME COQUELET.

Ah! Anatole, si tu disais vrai!... Mais, non, tu me trompes encore... (Elle pleure.)

COQUELET.

Allons, voyons, Pulchérie, calme-toi... Je suis léger, c'est vrai; mais mon cœur n'a pas cessé d'être de braise pour toi!... Que diable! tu le sais bien!

MADAME COQUELET.

Ah! Anatole!... vous êtes bien changé!...

COQUELET.

Non, je suis toujours le même... je suis toujours ton petit Totole... Tiens... pour te le prouver. (Il l'embrasse.)

MADAME COQUELET.

Ah!

COQUELET, à part.

Dans ces occasions-là, il faut employer les grands moyens. (Haut.) Tu me rends toute ta confiance, Pulchérie?

MADAME COQUELET.

Oh! oui... toute. (A part.) Je vais de ce pas chez M. Longjumeau pour savoir s'il est vrai qu'ils ont dîné ensemble.

ENSEMBLE.

Air :

Plus de crainte, je pense,
Plus de soupçons jaloux!
La douce confiance
Va régner entre nous.

SCÈNE VIII

COQUELET, seul.

Si elle savait que M. Longjumeau était représenté à ce dîner par mademoiselle Amanda, choriste du Théâtre-Italien... mon affaire serait bonne... Du reste, mademoiselle Amanda accepte mes soins et mes dîners, c'est vrai; mais en tout bien tout honneur!... Non... vrai... je le dirais... Mais quel peut être ce monsieur qui prétend qu'hier, au théâtre du Palais-Royal...? J'aurais pu prouver l'alibi; mais, comme l'alibi c'était Amanda, vous comprenez que je préfère attendre le champion de pied ferme... d'autant plus qu'on ne le craint pas, le champion!... Quand on a eu le nez gelé en Russie!... Voyons, cherchons donc!... Oh! sapristi! il me vient une idée!... Il y a un certain major, que je ne connais

pas, qui rôde, dit-on, autour d'Amanda ; il aura pris le premier prétexte venu pour s'introduire chez moi et me chercher querelle... C'est cela même! c'est le major... (On entend du bruit.) Une voix étrangère; c'est sans doute celle du major... Ciel!... si ma femme!... (Il regarde par la fenêtre.) Ah! je respire... elle s'éloigne à pas précipités dans la rue.

ROSINE.

La personne qui est venue ce matin est là et demande à parler à monsieur.

COQUELET.

Faites entrer. (Arthur entre.)

SCENE IX

COQUELET, ARTHUR.[1]

COQUELET.

Soyez le bienvenu.

ARTHUR.

Pardon si je vous dérange, mais... (Il a l'air de chercher quelqu'un de l'œil.)

COQUELET.

Ces précautions sont inutiles... nous sommes seuls, et nous pouvons nous expliquer en toute liberté, major.

ARTHUR, à part.

Pourquoi diable m'appelle-t-il major? (Haut.) Je désirerais parler à M. Coquelet.

COQUELET.

Je le sais. Vous avez déjà parlé ce matin à sa femme avec une délicatesse qui vous honore.

ARTHUR, à part.

Ce langage parlementaire... C'est sans doute un ami chargé de me faire des excuses... Il est trop tard...

COQUELET, continuant.

Votre procédé est honnête... Chevalier français, vous avez prétexté d'un motif futile...

ARTHUR, à part, montrant sa joue.

Futile!...

COQUELET, continuant.

Et je vous en remercie, major.

ARTHUR, à part.

Ah çà! pourquoi diable m'appelle-t-il major?

COQUELET.

Je connais le motif secret qui vous amène... et, sans autre explication, comme il convient à des gens d'honneur, je vous offre...

[1] Arthur Coquelet.

ARTHUR.

Des excuses, peut-être?... Désolé; mais...

COQUELET

Oh! je sais que vous n'en feriez pas...

ARTHUR.

Moi!... par exemple!

COQUELET.

Je savais que vous vous révolteriez à cette idée, je vous connais, major.

ARTHUR, à part.

S'il me connaît, pourquoi diable m'appelle-t-il major?

COQUELET.

Non... je vous offre toutes les satisfactions que vous exigerez...

ARTHUR.

Touchez là, monsieur; nous commençons à nous comprendre... (A part.) C'est son témoin.

COQUELET.

Pour répondre à votre courtoisie, on vous laissera le choix des armes, jusqu'au canon inclusivement.

ARTHUR, à part.

J'allais vous proposer cet ustensile passablement meurtrier... C'est étonnant comme nous nous comprenons!

COQUELET. *

Seulement, pour sauver les apparences, nous vous prierons de dire, comme vous l'avez déjà fait, que c'est à la suite d'une querelle au Palais-Royal...

ARTHUR.

Parbleu!

COQUELET.

Que des cartes ont été échangées...

ARTHUR.

C'est juste... (A part.) C'est un moyen détourné de me la demander. (Haut.) La voici, monsieur. (Il donne une carte.)

COQUELET.

Ce n'était pas nécessaire... A trois heures, à Bagatelle, je vous attendrai.

ARTHUR.

Et moi aussi!

COQUELET.

Pardon si je ne vous retiens pas plus longtemps; mais madame Coquelet pourrait rentrer... et il faut qu'elle ignore les causes de ce duel, major.

* Coquelet, Arthur.

ARTHUR.

Serviteur... (A part.) Je m'en vais cependant sans savoir pourquoi il m'appelle major; c'est sans doute un tic. A trois heures...

COQUELET.

A Bagatelle!

ARTHUR.

J'y serai.

COQUELET.

Moi aussi.

SCÈNE X

COQUELET, puis ROSINE.

COQUELET, seul.

Ah! l'affaire sera chaude. Occupons-nous d'un témoin... Eh! parbleu! Longjumeau, mon ami Longjumeau, le brave des braves. En voilà encore un qui ne boude pas; écrivons-lui. (Il se met à la table, écrit à la hâte et sonne.)

ROSINE. *

Monsieur a sonné?

COQUELET.

Faites porter cette lettre chez mon ami Longjumeau, tout de suite.

ROSINE.

Oui, monsieur.

COQUELET.

Madame est-elle rentrée?

ROSINE.

Non, monsieur.

COQUELET, à part.

Parfait.

ROSINE.

Elle est allée faire une visite à madame Dumesnil, la fille de M. Longjumeau.

COQUELET.

Elle est chez Longjumeau? (A part.) Elle lui aura parlé du diner; je suis un homme perdu.

ROSINE.

Justement, monsieur, le voici!

COQUELET.

Lui! (A part.) Quel espoir! (Haut.) Qu'il entre, ce tendre ami.

LONGJUMEAU, entrant.

Coucou!... le voilà; et toi, comment vas-tu? **

* Rosine, Coquelet.
** Longjumeau, Rosine, Coquelet.

ROSINE.
Monsieur, faut-il que j'aille porter la lettre tout de même?

COQUELET, lui arrachant la lettre.
Niaise, puisque le voilà. (Rosine sort.)

SCENE XI

LONGJUMEAU, COQUELET. *

LONGJUMEAU.
D'où vient cette agitation fébrile, mon bon? Tu m'écrivais? Donne... donne.

COQUELET.
Longjumeau, tu tiens ma vie entre tes mains.

LONGJUMEAU.
Non, je tiens une lettre... (Il rit.) Ah! ah! ah!

COQUELET.
As-tu vu ma femme?

LONGJUMEAU.
Oui.

COQUELET, à part.
Je suis perdu.

LONGJUMEAU.
Je l'ai vue il y a deux mois, à l'Hippodrome.

COQUELET.
Je suis sauvé! Lis, maintenant; tu verras d'abord quel est le service que je réclame de toi, et puis je t'expliquerai...

LONGJUMEAU, après avoir lu.
Tu te bats? Bigre! nous allons rire.

COQUELET.
Ainsi, tu consens?

LONGJUMEAU.
Je n'ai jamais refusé ce service à un ami.

COQUELET.
Et tu es le mien, parce que tu es brave.

LONGJUMEAU.
On le dit, on le dit.

COQUELET.
Maintenant, vite un mot, avant que ma femme rentre. Si elle te questionne sur ta soirée d'hier, tu lui diras que tu as dîné avec moi, tu entends.

LONGJUMEAU.
Connu! Ah! farceur... ah! bigre de farceur... Tu as donc fait des traits à ta Pulchérie?

* Longjumeau, Coquelet.

COQUELET.

Chut!

LONGJUMEAU.

Est-elle jolie? A-t-elle des yeux noirs? J'adore les yeux noirs!

COQUELET.

Chut! des yeux d'Andalouse.

LONGJUMEAU, à part.

Comme ma Castillane. (Haut.) J'adore les yeux d'Andalousie et de Castille.

COQUELET.

J'ai passé hier une soirée délirante, mon ami;

LONGJUMEAU.

Ah! que j'aurais donc voulu être à ta place!

COQUELET.

Silence! j'entends ma femme.

LONGJUMEAU.

Attention... Nous disons donc... avant-hier...

COQUELET.

Hier.

LONGJUMEAU.

Hier, nous avons dîné... où ça? où ça?

COQUELET.

Chez Vachette.

LONGJUMEAU.

Ça suffit, je comprends, je suis dans la situation jusqu'au cou.

COQUELET.

La voici.

LONGJUMEAU.

Soyons fin.

SCÈNE XII

Les Mêmes, MADAME COQUELET.

MADAME COQUELET.

Eh! c'est ce cher monsieur Longjumeau!

LONGJUMEAU.

Cette chère madame Coquelet! quel teint! quelle jeunesse! quelle beauté!... Où prenez-vous tout ça, bon Dieu? où prenez-vous tout ça?

MADAME COQUELET.

On se conserve comme on peut. Je viens de chez vous.

LONGJUMEAU.

Désolé, belle dame, de n'avoir pas deviné votre visite... Je vous aurais attendue à genoux.

COQUELET.

Est-il galant, ce satané Longjumeau !...

MADAME COQUELET, à son mari

Plus que vous, monsieur; il a conservé les vieilles traditions, lui !

LONGJUMEAU.

Oui, c'est mon genre... genre espagnol, moins la guitare et les castagnettes. (Il rit.)

COQUELET.

Est-il gai, ce satané Longjumeau !

MADAME COQUELET.

Aussi, vous menez joyeuse vie ?

LONGJUMEAU.

Mais oui, j'ai pris pour devise : *Longue et bonne !*

MADAME COQUELET.

Et on fait ses petits coups à la sourdine?

COQUELET.

Nous y voilà.

MADAME COQUELET.

On va dîner chez le restaurateur ?...

LONGJUMEAU.

Avec un ami.

MADAME COQUELET.

Comme hier, par exemple ?

LONGJUMEAU.

Comme hier ; nous avons crânement dîné, Coquelet et moi. (A part.) Je suis dans la situation.

MADAME COQUELET.

On fait de folles dépenses?

LONGJUMEAU.

Oh! trois francs quinze sous peur deux !

MADAME COQUELET.

Comment ! trois francs quinze sous?

COQUELET, vivement.

Eh! non! vingt-sept francs cinquante centimes : ma femme sait tout, je lui ai tout avoué.

LONGJUMEAU.

Je voulais vous cacher nos folies; mais, puisque Coquelet lui-même vous en a fait l'aveu... (A part.) Vingt-sept francs cinquante centimes ! bigre ! quel Balthasar !

MADAME COQUELET.

Après tout... quand on est à deux pour payer son écot...

LONGJUMEAU.

Ça le réduit à treize francs soixante-quinze centimes pour chacun... Une fois n'est pas coutume.

COQUELET, à Longjumeau.

Est-il drôle avec ses treize francs soixante-quinze centimes... puisque je te dis que j'ai tout avoué à ma femme.

MADAME COQUELET.

Monsieur Coquelet, je vous prie de ne pas vous mêler à notre conversation.

COQUELET.

Je ne m'en mêle pas, Pulchérie... Seulement, je regrette que Longjumeau te fasse encore des cachotteries. (Faisant des signes.) Il sait aussi bien que moi que c'est à la suite d'un pari, que j'ai perdu... que j'ai payé le diné tout seul.

MADAME COQUELET, à part.

On me trompe.

LONGJUMEAU.

Comment! il vous a dit ça aussi? (A Coquelet.) Mais tu n'as donc rien de caché pour ta femme?... (A madame Coquelet.) Figurez-vous, belle dame, que Coquelet me soutenait qu'il y avait plus loin de la Madeleine à la Bastille, que de la Bastille à la Madeleine; moi, je soutenais le contraire... Nous avons mesuré, et, chose assez bizarre, nous avons trouvé qu'il y avait absolument la même distance... J'ai donc gagné.

COQUELET.

Oui, un dîner à discrétion.

MADAME COQUELET.

Enfin, messieurs, l'essentiel est que vous ayez bien diné... Voyons, monsieur Longjumeau, qu'avez-vous mangé? (Coquelet fait des signes à Longjumeau, qui paraît fort embarrassé.)

LONGJUMEAU.

Ce que nous avons mangé? Ce qu'on mange ordinairement .. une foule de petites choses... au beurre... des petites histoires toutes drôlettes... avec du caviar, des achards, arrangés avec art.

COQUELET.

Oui... des biftecks aux pommes... parbleu! (Il tire son mouchoir, une carte tombe.)

LONGJUMEAU.

Pour dessert... C'est ce que je voulais dire. (Il remonte avec Coquelet.)

MADAME COQUELET.

Ils s'entendent pour me tromper!

COQUELET.

Tu as été sublime!

LONGJUMEAU.

Je le crois. *

* Longjumeau, madame Coquelet, Coquelet.

MADAME COQUELET, ramassant la carte.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

COQUELET.

C'est à moi... c'est la carte de mon adversaire.

MADAME COQUELET, lisant la carte.

Mademoiselle Amanda.

COQUELET, étonné.

Mademoiselle Amanda !

LONGJUMEAU, à part

Son Andalouse, sans doute... Tiens, c'est drôle ! Elle porte le même nom que ma Castillane !

MADAME COQUELET.

Eh bien, m'expliquerez-vous ce que c'est que cette Amanda ?

COQUELET, embarrassé.

Parbleu !... c'est simple comme bonjour... cette Amanda...

LONGJUMEAU, à part.

Venons à son secours. (Haut, à Coquelet.) Trop généreux ami, ne te sacrifie pas !... n'ajoute pas un mot... (A madame Coquelet.) Cette Amanda, puisqu'il faut vous le dire, est la dame de mes pensées.

MADAME COQUELET.

Hein !

COQUELET, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

LONGJUMEAU.

J'avais chargé Coquelet d'une mission assez délicate près de cette dame, et je ne souffrirai pas qu'il soit victime de son dévouement.

MADAME COQUELET.

Comment cela ?

LONGJUMEAU, se regorgeant.

La nécessité m'oblige à vous faire cet aveu... Eh bien, oui !... cette Amanda me veut du bien... je suis avec elle, *à tu et à toi*, et, palsambleu ! je suis veuf, je suis libre, moi, et je n'ai de compte à rendre à personne.

MADAME COQUELET.

Vous vous entendez encore avec mon mari !

LONGJUMEAU.

Ah ! madame, la duplicité n'emprunte pas un pareil langage... Voulez-vous des preuves? Tenez, voilà des lettres... lisez.

COQUELET, à part.

Il l'entortille drôlement... Quel vaurien ça fait !

MADAME COQUELET, lisant.

« Mon bijou... » (Lisant l'adresse.) « A M. Longjumeau, rue des Marmousets, 11. »

LONGJUMEAU.

Je suis bien le bijou en question... timbré par la poste... allez toujours.

MADAME COQUELET, lisant.

« Ne venez pas ce soir, j'ai la migraine... mais envoyez-moi un pâté de foie gras... Le médecin prétend que ce comestible me ferait du bien, et je voudrais en essayer. »

LONGJUMEAU, finissant.

« Toute à vous, Amanda. » (Appuyant.) Toute à vous, Amanda!... Vous voyez bien que je suis avec elle *à tu et à toi.*

COQUELET, à part.

Amanda! c'est singulier!

LONGJUMEAU.

Ça ne vous suffit pas?... Lisez encore ceci.

MADAME COQUELET, lisant.

« Mon bijou!... je dois un terme à mon Arabe de propriétaire, et je suis sans le sou... »

LONGJUMEAU.

Sans le sou! pauvre chatte!

MADAME COQUELET, continuant.

Pourriez-vous me prêter trois cents francs?

LONGJUMEAU, finissant.

« Toute à vous, Amanda. » (Appuyant.) Toute à vous, Amanda! « *P.-S.* J'étais tellement honteuse de vous avoir demandé de l'argent, que j'ai couru après le commissionnaire pour ravoir ma lettre, mais je n'ai jamais pu le rattraper... Toute à vous, Amanda. »

COQUELET, à part.

C'est bizarre! c'est tout à fait son style!

LONGJUMEAU.

En voulez-vous encore, des preuves?

MADAME COQUELET.

Oh! non! Anatole, je reconnais mes torts. (Elle se jette dans les bras de son mari.)

COQUELET, à madame Coquelet.

Ah! tu m'as fait bien de la peine!... mais je ne t'en veux plus, bibiche!

LONGJUMEAU, essuyant une larme.

Ah! que c'est bien!... J'adore les maris qui appellent leurs femmes bibiche... c'est bien porté... Oui, Coquelet vous pardonne... il a le cœur sensible et bon... (à part) et ron ron ron, petit patapon...

MADAME COQUELET.

Je vous laisse... en attendant madame Dumesnil, votre fille.

LONGJUMEAU.

Que je vais aller querir tout à l'heure, pour la conduire, ainsi que vous. aux Arènes nationales.

MADAME COQUELET.

Toujours charmant !

LONGJUMEAU.

Adieu, belle dame... Je conserve l'espoir de bientôt vous revoir. comme on dit dans les comédies. (Madame Coquelet sort.)

SCÈNE XIII

LONGJUMEAU, COQUELET. *

COQUELET.

Oh ! Longjumeau !... laisse-moi me précipiter à tes pieds... non, à ton cou... non, à tes genoux... Je te dois plus que la vie, je te dois ma tranquillité.

LONGJUMEAU.

Tu es content de moi ?

COQUELET.

Tu as été superbe ! Quelle adresse !... quelle imagination !

LONGJUMEAU.

Mais non, mon ami, je n'ai rien imaginé... Cette Amanda est bien la dame de mes pensées, dont je porte les couleurs... c'est une Castillane, originaire de Madrid.

COQUELET.

Tu me rassures... car la mienne s'appelle aussi Amanda... mais elle est Andalouse... c'est la fille d'un Biscaïen.

LONGJUMEAU.

Mille bombes !

COQUELET.

Et où demeure-t-elle, ta Castillane ?

LONGJUMEAU.

Copeau 9.

COQUELET.

Copeau 9... comme mon Andalouse... mais, c'est la même !

LONGJUMEAU.

Ça me fait cet effet-là !... L'aventure est folichonne !... Mais, voyons, dis-moi, comment la rencontras-tu ?

COQUELET.

Comment dis-tu ?

LONGJUMEAU.

Je ne dis pas : comment dis-tu ? je dis : comment la rencontras-tu ?

* Longjumeau. Coquelet.

COQUELET.

Ah! bien!... Moi?... Eh bien, et toi?

LONGJUMEAU.

Voici comme : je la rencontrai un jour près de l'Opéra... où elle est attachée en qualité de figurante.

COQUELET.

Tu veux dire aux Italiens?

LONGJUMEAU.

Non, à l'Opéra.

COQUELET.

Mais, quand je te dis...

LONGJUMEAU.

La preuve qu'elle est à l'Opéra, c'est qu'on ne la trouve que les mardi, jeudi et samedi, jours qui ne sont pas d'Opéra.

COQUELET.

La preuve qu'elle est aux Italiens, c'est qu'elle n'est chez elle que les lundi, mercredi et vendredi, qui ne sont pas jours d'Italiens.

LONGJUMEAU.

Eh! là-bas... Ah çà! mais c'est fort louche.

COQUELET.

Ça me fait l'effet d'une conduite en partie double.

LONGJUMEAU.

Continuons nos investigations... Et le dimanche?

COQUELET.

Elle va dans sa famille.

LONGJUMEAU.

Plus de doute...

COQUELET.

Mais, alors, nous sommes rivaux, et nous allons être obligés de nous couper la gorge.

LONGJUMEAU.

Deux amis, se couper la gorge, par amour, pour une femme qui n'en a peut-être pas... d'amour pour nous.

COQUELET.

Tu as raison... Confondons plutôt notre douleur... car nous avons un rival, Longjumeau.

LONGJUMEAU.

Je l'avais toujours vaguement soupçonné, Coquelet... Il y a un certain major...

COQUELET.

Tu le connais?

LONGJUMEAU.

Non!... mais j'en ai ouï parler.

COQUELET.

Eh bien, moi, je le connais... c'est avec lui que je me bats.

LONGJUMEAU.

Le nom de ce major?

COQUELET.

Je l'ignore... mais, j'y pense! c'est lui qui, au lieu de me remettre sa carte, m'a donné celle d'Amanda.

LONGJUMEAU.

Quelle audace!

COQUELET.

Quelle impertinence!

LONGJUMEAU.

Non... c'est plutôt de la lâcheté!

COQUELET.

Tu crois?

LONGJUMEAU.

Nous avons une foule de gens qui font les matamores en public, et qui *fouinent* en particulier.

COQUELET.

Comment!... et qui donneraient les adresses des autres pour ne pas se battre?

LONGJUMEAU.

J'en connais.

COQUELET.

Ah!

LONGJUMEAU.

Et notre major est de ce nombre

COQUELET.

Ah! je me vengerai!

LONGJUMEAU.

Tu sais ce qu'il te reste à faire... combat à mort, le pistolet d'une main, l'épée de l'autre, et le poignard aux dents, voilà mon système. Silence! ma fille!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, EUGÉNIE. *

COQUELET.

Madame Dumesnil!

EUGÉNIE.

Eh bien, mon père, je vous attends depuis une heure... Vous avez donc oublié?...

LONGJUMEAU.

Que je devais vous conduire aux Arènes?... Non, je ne l'ai point oublié; mais j'étais, pour le quart d'heure, occupé à faire du marivaudage avec mon ami.

EUGÉNIE.

Vous m'avez obligée à venir seule ici!

* Longjumeau, Eugénie, Coquelet.

LONGJUMEAU.

Eh bien?

EUGÉNIE.

Eh bien!... s'il faut vous le dire... un jeune homme que je rencontre sans cesse sur mes pas, dans les chemins de fer, au spectacle... m'a suivie jusqu'ici!

LONGJUMEAU et COQUELET.

Jusqu'ici!

EUGÉNIE.

Et à peine avais-je franchi le premier étage de votre escalier... (s'adressant à Coquelet) que j'ai cru m'apercevoir qu'il parlait au concierge.

COQUELET.

Ah! c'est trop fort!... jusque chez moi!... (Il fait un mouvement.)

EUGÉNIE.

Non!... il est inutile d'être brusque envers lui!

COQUELET.

Ce jeune intrigant vous intéresse donc?

LONGJUMEAU.

Oui... il t'intéresse donc?

EUGÉNIE, bas, à Longjumeau.

Silence, mon père!

COQUELET.

Ah bien, s'il se présente ici?...

EUGÉNIE.

S'il se présente ici, faites-lui comprendre poliment que ses poursuites me compromettent, que je ne suis pas la femme qu'il lui faut.

LONGJUMEAU.

Pourquoi tant de façons?

EUGÉNIE.

Enfin, monsieur Coquelet, dites-lui du mal de moi, si vous voulez, mais débarrassez-moi de ses importunités.

COQUELET.

Croyez, madame...

LONGJUMEAU.

Du tout! c'est à moi qu'il aura affaire et je vais...

EUGÉNIE, bas, à son père.

Mais c'est le jeune homme d'hier au soir... *

LONGJUMEAU, à part.

Hein?

EUGÉNIE, de même.

Que vous avez souffleté!... Je l'ai reconnu!

* Eugénie, Longjumeau, Coquelet.

LONGJUMEAU, atterré, à part.

Oh! la la! (Haut.) Reçois-le, mon ami Coquelet, s'il se présente, reçois-le, car tu comprends ma position... Un père dont la fille est poursuivie, et dont le jeune homme... qui... malheureusement... Reçois-le, Coquelet, reçois-le, c'est plus convenable. (On frappe.)

COQUELET.

On frappe!...

LONGJUMEAU.

On frappe!... il n'est que temps de partir pour les Arènes... Viens, ma fille, je passe devant pour t'éclairer. (Il passe le premier, Eugénie le suit.)

COQUELET.

C'est singulier!... ce monsieur, venir jusqu'ici!

SCÈNE XV

COQUELET, ARTHUR. *

ARTHUR, se précipitant.

Au nom de la loi, ouvrez!

COQUELET.

Mon major!

ARTHUR, d'un air effaré, cherchant.

Où est-elle? (A part, apercevant Coquelet.) Tiens! c'est le brutal de ce matin! (Haut.) Pardieu! monsieur, le hasard me sert à souhait.

COQUELET.

Et moi donc, monsieur! et moi donc! (Le prenant au collet.) Je ne vous lâche plus.

ARTHUR, le saisissant aussi au collet.

Et moi, je me cramponne à vous... Nous resterons cloués ensemble jusqu'à ce que vous m'ayez donné des renseignements...

COQUELET.

Et à moi des explications...

ARTHUR.

Répondez-moi... Où est-elle?

COQUELET, le tenant toujours au collet.

Répondez-moi vous-même.

ARTHUR, de même.

Je vous répondrai, mais répondez-moi. Où est cette dame, qui vient d'entrer ici?

COQUELET, à part.

Tiens... c'est lui qui poursuit la fille de Longjumeau. (Haut.) Quelle dame?

*Arthur, Coquelet.

ARTHUR.

La dame au mantelet noir et aux gants beurre frais?...

COQUELET.

Monsieur, il n'entre jamais de beurre frais chez moi... Je ne l'aime pas.

ARTHUR.

Monsieur, vous détournez la question... Peu m'importe si vous aimez le beurre frais ou non... mais il m'importe de savoir si une dame portant des gants de cette couleur est entrée ici.

COQUELET.

Attendez... oui... j'y suis... Vous avez raison.

ARTHUR, à part.

Le beurre lui revient.

COQUELET.

Une dame vient, en effet, d'entrer ici.

ARTHUR, vivement.

Et vous la connaissez?

COQUELET.

Beaucoup... c'est une dame très-distinguée.

ARTHUR, vivement.

Oh! ma vie pour ce mot-là, monsieur, ma vie!

COQUELET, à part.

Peste! comme il prend feu! (Haut.) Oui, jeune homme... Cette dame a un talent distingué pour coiffer nos élégantes.

ARTHUR.

Coiffer qui? coiffer qui?

COQUELET.

Je vous l'ai dit : Nos élégantes... C'est la marchande de modes de ma femme.

ARTHUR.

Une modiste!... Il se pourrait?

COQUELET.

Il se peut!

ARTHUR, à part.

Oh! qu'importe!... On a vu des modistes... (Haut.) Continuez.

COQUELET.

C'est, du reste, une femme très-intéressante... mère de famille.

ARTHUR.

Ah! elle a des enfants?

COQUELET.

Onze.

ARTHUR.

Onze?

COQUELET.

Onze. (A part.) Ça ne peut pas nuire de dire cela. Est-ce tout ce que vous vouliez savoir ?

ARTHUR.

Tout... J'en sais même onze fois trop... (Il va pour sortir.)

COQUELET, le retenant.

A mon tour... Nous avons un petit compte à régler ensemble.

ARTHUR.

Je ne l'ai pas oublié... Trois heures, Bagatelle, j'y serai, et moi aussi !

COQUELET.

Ta ta ta... Je ne m'y laisserai plus prendre.

ARTHUR.

Que signifie ?

COQUELET.

Cela signifie que je ne veux plus être votre dupe, major.

ARTHUR, à part.

Bon ! Voilà le major qui va recommencer... (Haut.) Monsieur, je veux bien m'expliquer avec vous, mais je vous prie d'en finir avec ce nom de major... Appelez-moi sergent, si vous voulez, mais, de grâce, supprimez le majorat.

COQUELET.

Eh quoi ! vous n'êtes pas major?

ARTHUR.

Sergent, oui... dans la garde nationale... Mais major, non... Je n'ai pas même été sergent-major.

COQUELET.

Eh quoi ! vous n'êtes pas venu chez moi, ce matin?

ARTHUR.

Chez vous?

COQUELET.

Me chercher querelle.

ARTHUR.

A vous? Je ne vous connais pas !

COQUELET.

Eh quoi ! non content de poursuivre les modistes sur le bitume du boulevard, vous n'êtes pas encore amoureux de mademoiselle Amanda ?

ARTHUR.

L'Amanda en question m'est totalement étrangère.

COQUELET.

Alors, pourquoi m'avez-vous laissé sa carte en place de la vôtre ?

ARTHUR.

Comment ! je vous ai laissé...? C'est, parbleu, vrai ! On n'est pas plus étourdi que ça... Monsieur, je déplore cette erreur,

et je vous prie en d'en agréer mes excuses... Vous les agréez?... Merci... Voici le fait dans toute sa simplicité... J'avais reçu cette carte d'un de mes amis, et je l'avais mise dans ma poche, avec les miennes, avant de me présenter ici, chez madame Coquelet.

COQUELET.

Ma femme!

ARTHUR.

Non... pas votre femme... La femme au Coquelet... au nez gelé.

COQUELET.

Mais le nez gelé, c'est moi!

ARTHUR.

Vous? Mais non, le nez gelé, c'est l'homme d'hier à l'orchestre du Palais-Royal... vous connaissez bien l'affaire... puisque vous êtes son témoin...

COQUELET.

Témoin de qui?

ARTHUR.

De M. Coquelet.

COQUELET.

Mais puisque Coquelet c'est moi!

ARTHUR.

Vous Coquelet?... Allons donc!

COQUELET.

Comment, allons donc?

ARTHUR.

Mais, si vous étiez Coquelet, c'est vous qui m'auriez calotté...

COQUELET, avec chaleur.

Calotté qui?

ARTHUR, exaspéré.

Calotté moi... vous donner calotte à moi... Que diable! j'emploie le langage *bengali* pour mieux me faire comprendre...

COQUELET, de même.

Eh bien, monsieur, je vous déclare dans le même idiome que moi, pas donner calotte à vous...

ARTHUR.

Je le sais bien... mais... pourquoi vous remettre carte à moi... Coquelet?... Voyez!

COQUELET.

Ma carte!

ARTHUR.

Voilà où est l'erreur... Voilà où est la double erreur... Vous êtes l'homme à la carte... et vous n'êtes pas l'homme à la calotte... mais moi, j'ai un soufflet en trop... et il faut que ça se retrouve...

COQUELET.

Attendez... major... non, sergent... j'y suis... Il y a des lâches qui donnent les cartes de leurs amis...

ARTHUR.

Ah ! bah !

COQUELET.

Et vous êtes tombé sur un de ces lâches.

ARTHUR.

Tombé... c'est-à-dire que c'est lui qui...

COQUELET.

Tout s'explique à présent... votre visite chez moi... mon quiproquo de major... sergent, je vous rends mon estime.

ARTHUR.

Je l'accepte... Embrassons-nous donc, et qu'il ne soit plus question de cette déplorable affaire.

COQUELET.

Qu'il en soit plus que jamais question, au contraire.

ARTHUR.

Comment... ce duel ?...

COQUELET.

Il aura lieu.

ARTHUR.

Mais ça n'a pas de but, ça n'a pas de sens, ça n'a pas de sel !

COQUELET.

Nous nous battrons tous les deux contre celui... qui a usurpé mon nom.

ARTHUR.

Ah ! je comprends.

COQUELET.

Nous nous battrons contre l'infâme qui est cause que mon ménage, que mon intérieur a été troublé.

ARTHUR.

Et moi, mon extérieur.

COQUELET.

Nous le retrouverons, ce brigand !

ARTHUR.

Mais, j'y pense... si nous allions au Palais-Royal ?... Il y a eu un procès-verbal dressé Il a dû donner son nom, son adresse.

COQUELET.

Vous avez raison... nous le pinçons.

ARTHUR.

Nous le harponnons, et nous l'expédions.

COQUELET, ôtant sa robe de chambre.

Allons!

ARTHUR.

Partons!

ENSEMBLE.

Air du *Chalet.*

Courons tous deux après l'infâme !
Et qu'une noble et même ardeur
Nous électrise et nous enflamme !
Malheur à lui ! trois fois malheur!

(Ils sortent tous deux par le fond.)

ACTE III

Chez M. Longjumeau. Un salon. Panoplies de chaque côté de la porte du fond; portes latérales. Une table à droite. Chaises, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

LONGJUMEAU, EUGÉNIE, assise près de la table. *

LONGJUMEAU, entrant.

Prends un siége, Nini, prends; et, sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose!

Écoute-moi et tais-toi.

EUGÉNIE.

Je me tais et j'écoute, mon père.

LONGJUMEAU.

Vous êtes veuve, ma fille... veuve à vingt ans, c'est pénible... j'ai donc fait choix, pour vous, d'un nouveau gendre, selon mes goûts et entièrement approprié à mon caractère.

EUGÉNIE.

Mais, mon père...

LONGJUMEAU.

Ne m'interrompez pas, le moment est solennel... j'ai choisi pour succéder dans votre cœur à feu M. Dumesnil, M. Arthur Flanchard, le fils d'un de mes amis de Châlon-sur-Saône.

* Longjumeau, Eugénie.

EUGÉNIE.

Mais, mon père...

LONGJUMEAU.

Ne m'interrompez pas, le moment n'a pas cessé d'être solennel... Ce jeune homme doit se présenter ici... quand? je l'ignore... mais vous comprenez qu'il a droit à tous vos égards... j'exige donc que vous soyez piquante, agaçante...

EUGÉNIE, se levant.

Ah! permettez, mon père, je suis veuve, indépendante! *

LONGJUMEAU.

Vous êtes ma fille, et vous me devez obéissance... Vous avez épousé malgré moi M. Dumesnil, avec lequel, je vous le disais, vous ne pouviez espérer de bonheur durable...

EUGÉNIE.

Cependant...

LONGJUMEAU.

La preuve, c'est qu'il est mort.

EUGÉNIE.

Mais, mon père, si je vous disais que celui que vous me destinez, je ne l'épouserai pas?

LONGJUMEAU.

Vous l'épouserez!...

EUGÉNIE.

Oh! non!

LONGJUMEAU.

Vous l'épouserez!

EUGÉNIE.

Je ne l'épouserai pas!

LONGJUMEAU.

Vous l'épouserez!... Eugénie! la moutarde me monte dans les régions ordinairement habitées par le tabac... Sortez! ou je ne réponds plus de moi!...

ENSEMBLE

Air du *Siége de Corinthe.*

LONGJUMEAU.

Une fille braver son père!
Et l'accabler de ses refus!
Mais qu'elle craigne ma colère,
Car je ne me possède plus.

EUGÉNIE.

Je dois résister à mon père,
Car ce mariage, au surplus,
Dans aucun cas ne peut me plaire...
Je suis libre dans mes refus.

(Eugénie sort.)

* Eugénie, Longjumeau.

SCÈNE II

LONGJUMEAU, seul.

Ah ! je briserais volontiers ces meubles, s'ils n'étaient pas moi !... Je casserais non moins volontiers toute ma porcelaine, si je ne craignais de me porter un préjudice notable... Que faire ?... que dire au fils de mon ami Flanchard, de Châlon-sur-Saône, lorsqu'il se présentera ?

SCÈNE III

LONGJUMEAU, COQUELET. *

COQUELET.

Ah ! je te trouve...

LONGJUMEAU.

L'heure de la vengeance aurait-elle sonné?... Et le major?...

COQUELET.

Ah bien, oui... il n'est plus question de major... Nous avons été dupes d'un mystificateur.

LONGJUMEAU.

Ah bah !

COQUELET.

Oui, d'un lâche qui, après avoir insulté mon adversaire, au théâtre du Palais-Royal...

LONGJUMEAU.

Du Palais-Royal ! (A part.) Mais c'est mon homme...

COQUELET, continuant.

Lui a donné une fausse adresse, la mienne.

LONGJUMEAU.

La tienne ?... (A part.) C'était la carte de Coquelet. Ça se complique !

COQUELET.

Quel gredin, hein ?

LONGJUMEAU.

Ah ! que c'est petit !... ah ! que c'est donc petit !... Après ça, il y a une foule de gens qui croient donner leur adresse, et qui donnent celle d'un autre... par erreur !

COQUELET.

En ce cas, une erreur n'est pas permise... et, si c'est une erreur, il la payera cher; car nous le trouverons, lui ou moi !...

LONGJUMEAU.

Qui ça, lui ou moi ?

COQUELET.

Lui !... celui que je prenais pour le major.

* Longjumeau, Coquelet.

LONGJUMEAU.

Ah! vous êtes deux à le chercher maintenant?

COQUELET.

Et nous en voulons chacun un morceau. Je réclame le meilleur... Comme dans le poulet, je me réserve l'aile... je ne veux pas le tuer, je veux l'estropier.

LONGJUMEAU.

Seulement?

COQUELET.

Seulement.

LONGJUMEAU.

Tu es trop bon... tu es infiniment trop bon!... Et c'est sur moi que tu comptes pour t'aider dans cette opération... chirurgicale?

COQUELET.

Toujours.

LONGJUMEAU, à part.

Anthropophage, va!

COQUELET.

Mon nouvel ami a des données sur notre homme.

LONGJUMEAU.

Bah!

COQUELET.

Oui, nous sommes déjà allés au théâtre, pour savoir si le procès-verbal faisait mention du nom du quidam.

LONGJUMEAU, à part.

Je suis flambé!

COQUELET.

Mais le bureau n'est ouvert que le soir.

LONGJUMEAU, à part.

Je respire.

COQUELET.

Alors, j'ai envoyé mon ami à la Préfecture... et il y est... je vais le retrouver... Oh! nous attraperons notre homme!

LONGJUMEAU.

Paris est grand... et vous aurez bien de la peine...

COQUELET.

Nous avons le signalement du drôle... C'est un homme assez gros, vieux, chauve... (Longjumeau se couvre) très-laid; (Longjumeau rit) riant toujours bêtement... (Longjumeau devient sérieux.) Sois tranquille, nous le trouverons.

LONGJUMEAU.

Tu crois?

COQUELET.

J'en suis sûr... Tiens-toi prêt; à bientôt.

AIR de *la Reine de Chypre*

Oui, sans bravade,
Mon camarade,
Mon cher Pylade,
Sois mon second !

LONGJUMEAU.

Sur ma présence,
Ma vigilance
Et ma prudence,
Compte, mon bon !

(A part.)

Non, je ne puis le nier,
Son second !... ça n' me va guère !
J'ai bien peur dans cette affaire
De devenir le premier.

REPRISE ENSEMBLE.

(Coquelet sort.)

SCÈNE IV

LONGJUMEAU, puis BAPTISTE.

LONGJUMEAU, seul, agité.

Mais je suis perdu! mais, s'il me découvre, je suis haché menu comme chair à pâté! Et il veut encore que je sois son témoin!... car, enfin, si je suis son adversaire, je ne puis être son témoin !... Mais je connais Coquelet... il se battra... il est fort à l'épée, le gueux !... il m'embrochera ! Ah ! je suis inquiet!... Baptiste!

BAPTISTE, entrant. *

Monsieur?

LONGJUMEAU.

Mon barbier doit-il venir ?

BAPTISTE.

Dans un instant il sera chez vous.

LONGJUMEAU.

C'est bien; vous me préviendrez aussitôt son arrivée. (Baptiste sort.) Mon barbier est très-fort à l'épée... il me donnera une leçon... il m'apprendra une botte secrète. En attendant, voyons... (Il décroche deux fleurets et deux masques.) Ce fleudet... ce masque... (Il se masque.) Une, deux, touché!... une, deux, touché encore! Comme c'est facile quand on est seul! (Il s'escrime contre le mur.) Une, deux !

* Baptiste, Longjumeau.

BAPTISTE, rentrant. *

Monsieur...

LONGJUMEAU.

La, Baptiste, touché !

BAPTISTE.

Vous me chatouillez, monsieur.

LONGJUMEAU.

Oh ! que voilà un homme avec lequel j'aurais envie de me battre !... il ne se défend pas, et il dit que je le chatouille. La, la...

BAPTISTE.

Mais, monsieur, on vous demande au salon.

LONGJUMEAU, s'arrêtant.

Qui ça ? qui ça ? Je n'y suis pas... pour les figures étrangères.

BAPTISTE.

C'est monsieur Gratignard, votre propriétaire.

LONGJUMEAU.

C'est pour son loyer... j'y vais... Je lui demanderai des réparations les armes à la main... Vous ferez attendre mon barbier, et vous lui direz que je remplace mon jour de barbe par une leçon d'escrime. (Il sort avec son masque et son fleuret.)

SCÈNE V

BAPTISTE, puis ARTHUR. **

BAPTISTE, seul.

Est-il drôle, monsieur, aujourd'hui !

ARTHUR.

M. Longjumeau, S. V. P. ?

BAPTISTE.

Il n'y est pas... pour les figures étrangères.

ARTHUR.

Domestique, ta franchise ou ta bêtise me plaît. Tiens, voilà vingt francs pour te récompenser.

BAPTISTE, regardant la pièce.

Ce n'est que vingt sous.

ARTHUR.

N'importe... garde... je ne reviens jamais sur une erreur... Puisque M. Longjumeau est chez lui, j'attendrai qu'il rentre.

BAPTISTE.

C'est différent. Si monsieur veut s'asseoir...

ARTHUR, déjà assis.

Tu vois, domestique, que je n'ai pas attendu ton invitation.

* Baptiste, Longjumeau.
** Arthur, Baptiste.

BAPTISTE, en sortant.

C'est égal, ce n'est que vingt sous que vous m'avez donné.

ARTHUR.

Ah! me voici donc chez mon futur beau-père; car, hélas! j'ai dit adieu aux rêves que j'avais formés!... Modiste! et onze enfants!

AIR de *Préville et Taconnet.*

Quel coup! quelle déception !
Cette femme, par moi trouvée,
M'emporte mes illusions!
Non, non, ce n'est plus là l'ange que j'ai rêvée!
Modiste!... et, de plus, elle a,
Pour aggraver encor ma peine,
Onze enfants!... Ah ! je le sens là,
Elle n'aura pas la douzaine.

Règle générale : ne jamais croire aux anges inconnus qu'on rencontre dans les coupés... Ah çà! le beau-père tarde bien... (Apercevant les masques et les fleurets.) Tiens!... il paraît qu'il en pince, lui aussi! Si je me refaisais la main en l'attendant? (Il met le masque, le gant et s'escrime.) Holà! houp! (Longjumeau rentre avec son masque et reçoit un coup de fleuret en pleine poitrine.)

SCÈNE VI

ARTHUR, LONGJUMEAU. *

LONGJUMEAU.

Ah! bigre de farceur! (A part.) Mon barbier est déjà en tenue. (Il se met en garde.)

ARTHUR, à part.

Hein! quel est ce monsieur?

LONGJUMEAU, ferraillant.

Défendez-vous, mon bon, défendez-vous! (Il le pousse vivement).

ARTHUR.

Ah çà! monsieur, aurez-vous bientôt fini ?

LONGJUMEAU, à part.

Je croyais mon barbier plus fort que ça. (Il le pousse plus vivement encore.)

ARTHUR, à part.

Est-il enragé, donc!

LONGJUMEAU.

Ne me ménagez pas..... poussez-moi quelque botte secrète.

ARTHUR, à part.

Ah! tu ne veux pas que je te ménage! Attends... attends!... (Il le pousse très-vivement à son tour.)

* Longjumeau, Arthur.

LONGJUMEAU, à part.

Eh! eh! eh! il est plus fort que je ne croyais.

ARTHUR.

Touché! une fois!... touché! deux fois!... touché! trois fois!...

LONGJUMEAU.

Assez... sacrebleu!. . assez! je demande une suspension d'armes..... Fichtre! comme vous y allez!

ARTHUR.

Vous m'avez dit de ne pas vous ménager.

LONGJUMEAU.

Ah! sacrebleu! que vous êtes fort! que vous êtes donc fort! Qu'est-ce que vous avez de salle?

ARTHUR.

Moi?... Je n'ai rien de sale.

LONGJUMEAU.

De salle... d'armes?

ARTHUR.

Pardon!...

LONGJUMEAU.

Est-il plaisant, ce satané barbier!

ARTHUR, à part.

Il me prend pour son barbier... je vais bien l'étonner... Préparons-nous à l'étonner. (Haut.) Monsieur, voulez-vous me permettre de m'asseoir?

LONGJUMEAU.

Vous êtes fatigué? Asseyons-nous et ôtons nos masques. (Ils s'asseyent à califourchon, chacun sur une chaise, en face et près l'un de l'autre.)

ARTHUR.

Non, gardons-les, c'est une fantaisie... J'ai l'intention de produire un effet de théâtre en ôtant le mien, et de causer sur vos sens une aimable surprise.

LONGJUMEAU.

Je ne comprends pas, mais je vous passe cette fantaisie.

ARTHUR.

C'est à M. Longjumeau que j'ai l'honneur de parler? (Ils se lèvent.)

LONGJUMEAU.

Lui-même. (Ils font le salut du fleuret, à part.) Farceur de Figaro, va!

ARTHUR.

Monsieur, permettez-moi de vous adresser une question... Aimez-vous les émotions agréables?

LONGJUMEAU.

Je ne m'en défends pas... je les recherche.

ARTHUR.

Eh bien, je vais vous en procurer une; au lieu du barbier que vous croyez caché sous ce masque, j'ai l'honneur de vous présenter M. Arthur Flanchard, de Châlon-sur-Saône.

LONGJUMEAU.

Mon futur gendre!

ARTHUR.

Lui-même. (Ils se lèvent, se font le même salut, et s'embrassent avec leurs masques.)

LONGJUMEAU.

Ah! l'aventure est bizarre; vous avez raison, monsieur, vous me causez une surprise fort agréable.

ARTHUR.

J'ose espérer qu'elle vous sera plus agréable encore, quand vous verrez ma figure... (Mettant le gant de Longjumeau, qu'il lui prend à la main.) Et, sans attendre davantage, je vous demande la main de votre fille.

LONGJUMEAU, qui s'est levé.

Je vous l'accorde, monsieur, sur la vue du buste... du buste, seulement.

ARTHUR.

Cette confiance m'honore, et, pour vous prouver que j'en suis digne, regardez... (Il ôte son masque.)

LONGJUMEAU, à part.

Juste ciel! le citoyen que j'ai gifflé!

ARTHUR, à part.

Est-ce qu'il me trouverait laid, par hasard? (Haut.) Eh bien, que dites-vous de cet œil, de ce nez et des accessoires?

LONGJUMEAU, à part.

Je vais déguiser mon organe! (Haut.) Parfait, monsieur, parfait.

ARTHUR.

Mais ôtez donc votre masque... * que je fasse connaissance à mon tour avec le *facies* de mon futur beau-père.

LONGJUMEAU.

Permettez, monsieur; la nature m'ayant privé des avantages physiques dont elle vous a si généreusement gratifié, ma figure désire garder l'anonyme encore quelques instants.

ARTHUR, à part.

Il est laid, allons, il est laid.

LONGJUMEAU.

Passez-moi temporairement cette coquetterie.

ARTHUR.

A votre aise!

* Arthur, Longjumeau.

LONGJUMEAU.

Non, ne croyez pas que je sois à mon aise.

ARTHUR.

Au point où nous en sommes, papa beau-père. (Il lui frappe sur le ventre.)

LONGJUMEAU.

Ne frappez pas sur cette partie de moi-même, elle est très-sensible.

ARTHUR, lui frappant sur l'épaule.

Oh! ça m'est égal... là ou ailleurs.

LONGJUMEAU, à part.

Cet homme est d'un brusque!

ARTHUR, continuant.

Je dois vous faire une confidence... En arrivant à Paris, avant hier, j'ai eu une querelle avec un drôle, un malotru; j'ai été insulté et je le cherche pour lui en demander raison.

LONGJUMEAU.

Vous le cherchez?

ARTHUR.

Oui, et j'arrive de la Préfecture.

LONGJUMEAU.

De police?

ARTHUR.

De police; malheureusement, il avait négligé de donner son nom et son adresse.

LONGJUMEAU.

En effet, je me rappelle...

ARTHUR.

Vous dites?

LONGJUMEAU.

Rien.

ARTHUR.

Mais, quand je le pincerai... et je le pincerai... (il pince le bras de Longjumeau) il sera bien pincé. En attendant, il me faut un témoin, un gaillard; ces petits ustensiles... (montrant les armes) me prouvent que vous feriez admirablement mon affaire...

LONGJUMEAU, à part.

Comment! lui aussi?

ARTHUR, lui frappant sur le ventre.

Ça y est-il?

LONGJUMEAU.

Frappez ailleurs, grand ciel, frappez ailleurs.

ARTHUR, lui frappant sur l'épaule.

Ça y est-il?

LONGJUMEAU.

Eh bien, oui, je serai votre témoin; je vous donnerai ma fille; je ferai tout ce que vous voudrez... (A part.) Débarrassons-nous-en à tout prix.

ARTHUR.

A charge de revanche, beau-père; si jamais vous avez besoin de moi, vous savez que je suis bon là. (Il se fend.)

LONGJUMEAU.

Je sais que vous êtes très-fort... (à part) beaucoup trop fort.

BAPTISTE, entrant. *

Le barbier de monsieur est là.

LONGJUMEAU.

C'est bien, j'y vais.

ARTHUR.

Vous ne voulez pas vous faire raser devant moi?

LONGJUMEAU.

Non, monsieur, non, monsieur; passez-moi temporairement cette coquetterie! (A part.) Je vais faire mes malles, je pars et je m'interne à Bruxelles.

ARTHUR.

Ainsi, c'est bien convenu, je puis compter sur vous comme témoin?... Je cours à la poursuite du drôle!

LONGJUMEAU.

Au revoir, jeune Châlonais, au revoir.

ENSEMBLE.

AIR de *l'Elisir d'amore.*

LONGJUMEAU.

Sous prétexte de toilette,
Il m'épargne un embarras...
Il ne connaît pas ma tête
Et ne la connaîtra pas!

ARTHUR.

Quand sa barbe sera faite,
J'espère bien, en ce cas,
Qu'il me fera voir sa tête,
Car je ne la connais pas.

SCENE VII

ARTHUR, puis EUGÉNIE.

ARTHUR, seul.

Il est charmant, mon beau-père... pas de figure, par exemple... Je lui suppose une verrue sur le nez et je le gratifie d'une loupe sur la paupière... Du reste, je ne le trouverai jamais plus laid que je ne le fais dans mon imagination.

* Baptiste, Arthur, Longjumeau.

EUGÉNIE. *

Vous ici?

ARTHUR.

Ciel!... mon ex-ange.

EUGÉNIE, à part.

Lui, chez mon père! (Haut.) Comment vous trouvez-vous dans cette maison?

ARTHUR, à part.

Ah!... une modiste!... (Haut.) Je vous avais donné mon cœur, madame... mais vous l'avez désolé... déchiré... et j'ai disposé des morceaux en faveur d'une autre.

EUGÉNIE.

Ah!...

ARTHUR.

J'épouse la fille de céans.

EUGÉNIE.

La fille de M. Longjumeau?

ARTHUR.

Elle-même.

EUGÉNIE, avec joie.

Quoi! vraiment?

ARTHUR, à part.

Elle paraît heureuse de cela!... Si j'étais susceptible de regrets, je les rengainerais...

EUGÉNIE.

Mais alors... vous êtes M. Arthur Flanchard?

ARTHUR.

De Châlon-sur-Saône... oui, madame! et tout ce que je puis faire pour vous, maintenant, c'est de vous fournir d'excellents vins de Bourgogne... au plus juste prix... J'en tiendrai toujours pour vous... du vin, entendons-nous.

EUGÉNIE, riant.

Ah! ah!

ARTHUR, à part.

Elle rit!... Oh! mais sa joie est très-insultante... à cette mère de famille.

EUGÉNIE, à elle-même.

Ce pauvre garçon!... Il dit qu'il ne m'aime pas... et il veut m'épouser! (Riant.) Ah! ah!

ARTHUR.

Encore!... mais, si je le voulais... je rirais aussi, moi, tenez. (Il rit.) Ah! ah!

EUGÉNIE

C'est bien, M. Flanchard, épousez la fille de M. Longju-

* Eugénie, Arthur.

meau... je ne m'y oppose pas... Soyez heureux avec elle... vivez longtemps.

ARTHUR.

Et ayez beaucoup d'enfants .. (A part.) Pas tant qu'elle... je l'espère ! (Haut.) Oh ! je m'en vais... parce que j'ai les nerfs crispés.

EUGÉNIE, riant.

Ah ! ah !

ARTHUR.

Madame, je ne vous invite pas à ma noce.

EUGÉNIE.

J'y serai peut-être.

ARTHUR.

Vous ?... (A part.) Une modiste !... Sortons, parce qu'elle me crispe !... Onze enfants !... Ah ! je suis crispé ! (Il sort.)

SCÈNE VIII

EUGÉNIE, puis LONGJUMEAU.

EUGÉNIE, seule.

Ce pauvre jeune homme ! il ne fait plus attention à moi ! il ne m'aime plus !... Sans doute, M. Coquelet lui aura fait quelque gros mensonge sur mon compte... mais quand il saura... Ah ! voici mon père !

LONGJUMEAU, en costume de voyage, entre-bâillant la porte avec précaution. *

Vous êtes seule, ma fille ?

EUGÉNIE.

Oui, mon père.

LONGJUMEAU.

En êtes-vous bien sûre ?

EUGÉNIE.

Voyez.

LONGJUMEAU, à part. **

Il est parti !... Moi aussi. je vais partir ! mes malles sont faites. (Haut.) Eugénie... un besoin de locomotion vient de se faire sentir en moi, ma fille... La manie des voyages vient de me prendre... subito. Je pars pour Bruxelles, d'où je pousserai peut-être jusqu'à Constantinople.

EUGÉNIE.

Comment ! vous partez au moment de conclure mon mariage ?

* Eugénie, Longjumeau.
** Longjumeau, Eugénie.

LONGJUMEAU.

J'ai réfléchi, mon enfant, je ne veux pas contrarier vos inclinations.

EUGÉNIE.

Eh bien, moi aussi, mon père, je ne veux pas vous désobéir... j'épouserai M. Arthur Flanchard.

LONGJUMEAU.

Que les femmes sont donc *bizardes!*... Eugénie, vous me désobéirez en l'épousant...

EUGÉNIE.

Mais c'est pour vous obéir !

LODGJUMEAU.

Je ne veux plus être obéi, la !...

EUGÉNIE.

Mais, alors, mon père...

LONGJUMEAU.

Mais, malheureuse enfant, savez-vous bien qui vous voulez épouser ?... Le meurtrier de votre père !

EUGÉNIE.

Lui !

LONGJUMEAU.

Silence, malheureuse!... oui, si je laisse faire cet Arthur, il me tuera comme le Cid tua le père de Chimène... et, si vous l'épousez, on dira en vous voyant passer tous les deux : « Tiens ! voilà le Cid de Châlon-sur-Saône qui va se promener avec son épouse... Et le père ?... Oh ! le père est à l'ombre, mais ils s'en fichent pas mal. »

AIR : *T'en souviens-tu ?*

Oui, cet Arthur qu'à bon droit je surveille,
Je le connais !... Il pourrait bien, hélas !
Comme le Cid de monsieur Pierr'Corneille,
Ne voir en moi qu'un Gomez de Gormas !
L'existence m'est encor chère...
Ma vie à moi... j'y tiens... est-ce étonnant?
Vous êt's ma fille, et je suis votre père...
On aim' toujours le pèr' de son enfant !

EUGÉNIE, à part.

Pauvre père !... mais, non ! je verrai M. Arthur. Quoi qu'il en dise, je saurai bien... (Haut.) Mais on sonne.

LONGJUMEAU.

N'ouvre pas !...

EUGÉNIE.

Rassurez-vous, c'est M. Coquelet.

SCÈNE IX

LONGJUMEAU, COQUELET.

LONGJUMEAU, à part.

Mais c'est que je ne suis pas rassuré du tout. (Coquelet entre.)

EUGÉNIE.

Messieurs, je vous laisse ensemble. (Elle sort.)

COQUELET. *

Es-tu prêt ?

LONGJUMEAU.

Si je suis prêt ! Me voici en costume de combat. Oui, je suis prêt... (à part) à partir pour Bruxelles... mais cachons notre jeu.

COQUELET.

Nous tenons presque notre adversaire.

LONGJUMEAU.

Vous le tenez presque ?... (A part.) Décidément, je pousserai jusqu'à Constantinople !

COQUELET.

Je quitte à l'instant Arthur Flanchard... ton futur gendre, parbleu ! Il m'a tout raconté... et moi qui le prenais pour le major d'Amanda !... Est-ce bizarre ?

LONGJUMEAU.

Oh ! que c'est donc d'un bizarre ! (A part.) Je prends un train *express*, s'il le faut !

COQUELET.

Donc, Arthur... va revenir nous prendre ici...

LONGJUMEAU.

Ah ! il va revenir ? (A part.) Comme je vais te lâcher, mon bon !

COQUELET.

J'ai pensé que tu avais des armes chez toi...

LONGJUMEAU.

Moi ? Non !... c'est-à-dire, si ! (A part.) Oh ! quelle idée ! (Haut.) Tiens... là-bas, dans mon cabinet, au fond du corridor... cherche dans ma salle d'armes... Choisis parmi mes coupe-tête... mes cimeterres... mes yatagans !

COQUELET

Le yatagan me plairait assez...

LONGJUMEAU.

Eh bien, va... prends-en deux et raiguise-les !

COQUELET.

Je vais les raiguiser. (Il sort.)

* Coquelet, Longjumeau.

LONGJUMEAU, seul.

Et pendant qu'il va les raiguiser... oh! mon Dieu, passez-moi ce jeu de mots, c'est peut-être le dernier que je commettrai dans le département de la Seine, filons pour ne pas être raiguisé nous-même. (Il va pour sortir, lorsque Arthur entre.)

SCÈNE X

LONGJUMEAU, ARTHUR. *

ARTHUR.

Ciel! mon homme!

LONGJUMEAU, à part.

Je suis raiguisé!...

ARTHUR.

Comment te trouves-tu ici, misérable?

LONGJUMEAU.

Injuriez-moi... mais ne me tutoyez pas!

ARTHUR.

Ah! je te tiens donc, chenapan! ça va être chaud! (Il se prépare en retroussant ses manches.)

LOGJNUMEAU, effrayé. **

Vous n'avez sans doute pas la coupable intention de m'assassiner?

ARTHUR.

Je vous demande pardon .. j'éprouve ce besoin, avant de vous couper la gorge.

LONGJUMEAU.

Mais, malheureux, je suis votre futur beau-père!...

ARTHUR.

Vous?

LONGJUMEAU.

Isidore Longjumeau.

ARTHUR.

Vous? Longjumeau, l'estimable Longjumeau? Vous, le brave Longjumeau?

LONGJUMEAU.

Oui, moi, l'estimable Longjumeau, le brave Longjumeau. Et vous allez commettre un *beau-parricide!*

ARTHUR.

A d'autres, mon cher! vous voudriez me faire croire que vous êtes le maître de céans? Allons donc! il en serait de cette fausse identité... comme des fausses cartes que vous donnez à vos adversaires... Je te connais, mon drôle! tu es un faussaire... et les faussaires, on les égruge, on les trépigne, on s'assoit dessus.

* Arthur, Longjumeau.
** Longjumeau, Arthur.

LONGJUMEAU.

Égugez-moi, tutoyez-moi, mais ne vous asseyez pas sur moi!

ARTHUR.

Attends. (Il le poursuit.)

LONGJUMEAU, courant.

A la garde!... Maman! maman!

SCÈNE XI

Les Mêmes, EUGÉNIE. *

EUGÉNIE.

Mon père!

ARTHUR.

Son père!... Vous, sa fille?

LONGJUMEAU.

Dis-lui mon nom, assure-le de mon individualité... Hâte-toi.

EUGÉNIE.

Sans doute, M. Longjumeau, mon père...

ARTHUR.

Vous, une marchande de modes!

EUGÉNIE.

Hein?

ARTHUR.

Mère de onze enfants!

EUGÉNIE.

Par exemple!

LONGJUMEAU.

Mais ça n'est pas vrai, mon cher Arthur de Flanchard...** Je suis son père Longjumeau... Elle est ma fille Eugénie, veuve Dumesnil, mais nullement marchande de modes, et encore moins mère de famille!

ARTHUR.

Il se pourrait!

LONGJUMEAU.

Il se peut... Arthur de Flanchard. (A part.) Je lui donne du *de* pour l'adoucir!

ARTHUR.

Ah! pardon, alors, madame, d'avoir pu croire... Mais où est-il, le scélérat qui vous a calomniée? Si je le rencontrais! si je le tenais!... ah!

* Arthur, Eugénie, Longjumeau.
** Arthur, Longjumeau, Eugénie.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, COQUELET, chargé d'armes de toutes sortes.

COQUELET, à Arthur.

Ah! vous voilà!

ARTHUR.

Vous avez des armes!... Ça se trouve bien.. Donnez-les moi. (Il les lui prend toutes et les garde.)

COQUELET.

Tenez!

ARTHUR, lui appuyant un yatagan sur le cou.

Maintenant que tu es désarmé, à nous deux!

COQUELET. **

Aïe! vous me piquez.

ARTHUR.

Qu'est-ce que tu m'as dit de madame?

EUGÉNIE.

Je devine tout... et je vais vous expliquer...

ARTHUR.

Non!... laissez-moi le tuer d'abord... C'est ma manière à moi de m'expliquer.

EUGÉNIE.

Mais c'est moi, monsieur, qui ai supplié M. Coquelet de vous dire tout le mal possible sur mon compte.

ARTHUR.

Vous! et pourquoi?

EUGÉNIE.

J'ignorais que vous fussiez M. Arthur...

ARTHUR.

Ah! je devine... Pour éviter les poursuites d'un jeune homme que vous ne connaissiez pas... C'est bien, c'est très-bien... Tenez, voilà que je vous r'aime... que je vous r'estime... Mais, quant à monsieur votre père!...

LONGJUMEAU, bas, à Arthur.

Silence! ou tu n'auras pas ma fille!...

ARTHUR, à part.

Bigre!

COQUELET.

Est-il rageur donc!... Eh bien, jeune homme, au lieu de vous perforer comme j'ai l'habitude de perforer les gens qui m'insultent, je ne vous en veux pas!... Votre colère contre moi vous fait honneur... Vous êtes un brave, et

* Coquelet, Arthur, Longjumeau, Eugénie.
** Coquelet, Eugénie, Arthur, Longjumeau.

j'aime les braves! .. Mais, sacrebleu! je ne vous pardonne votre vivacité qu'à une condition... C'est que nous allons dépêcher avec ces armes le camarade en question... Allons, partons!

LONGJUMEAU, à part.

Fichtre! je suis toujours sur le tapis!

ARTHUR, bas, à Longjumeau.

Si je vous tire de là, qu'est-ce que vous me donnerez?

LONGJUMEAU, bas, à Arthur.

Je te donne ma fille.

ARTHUR, de même.

Et rien avec?

LONGJUMEAU, de même.

Avec ses charmes.

ARTHUR, de même.

J'accepte! * (Haut.) Monsieur Coquelet, j'ai des excuses à vous faire... Il est inutile de courir maintenant après le drôle, objet de nos recherches depuis hier...

COQUELET.

Comment?

ARTHUR.

Une rencontre vient d'avoir lieu à l'instant entre lui et moi... et ma foi. .

COQUELET.

Vous l'avez blessé?

ARTHUR.

Fi donc! blessé!... Je ne blesse jamais... Je tue!

COQUELET.

Ah! bien! très-bien!

LONGJUMEAU, à part.

Me voilà mort! Je puis donc vivre tranquille (Bas, à Arthur.) Merci, mon gendre. **

EUGÉNIE, de même.

C'est bien, monsieur.

COQUELET.

Sapristi! je suis cependant fâché qu'il soit entièrement mort... j'aurais voulu en avoir ma part... Enfin, c'est fait... mais, comme je veux conserver toute ma vie une dent contre ce plat gueux... Car c'était un plat gueux, n'est-ce pas, Longjumeau?

LONGJUMEAU.

Oui, oui... il cumulait : il était plat et gueux!

* Coquelet, Arthur, Longjumeau, Eugénie.
** Coquelet, Longjumeau, Arthur, Eugénie.

COQUELET.

Donnez-moi son nom pour que je le voue à l'exécration... pendant le reste de mes jours.

ARTHUR, embarrassé.

Son nom?...

LONGJUMEAU, bas, à Arthur.

Respect à mes cendres... Ne me trahis pas.

ARTHUR.

Son nom?... Je ne puis vous le dire.

COQUELET.

Quel est ce mystère?

LONGJUMEAU, avec intérêt.

Oui... quel est ce mystère? (Bas, à Arthur.) Ne me trahis pas.

ARTHUR.

Ce mystère, le voici .. Quand j'ai eu blessé ce malheureux jeune homme...

COQUELET.

Ah! il était jeune?

ARTHUR, essuyant une larme.

Dans la fleur de l'âge... « Épargnez, m'a-t-il dit d'une voix mourante, la honte à mes cheveux blancs. »

COQUELET

C'était donc un vieillard?

ARTHUR.

Non... c'était un jeune homme... et il avait des cheveux blancs, quoi!... tous les jours, on est jeune et on a des cheveux blancs... La preuve, c'est que mon futur beau-père, qui est vieux, a des cheveux noirs... C'est clair.

LONGJUMEAU.

Mon gendre a raison... j'ai des cheveux noirs, mais ils sont clairs.

COQUELET.

Continuez... votre récit m'intéresse.

ARTHUR.

« Jurez-moi, a-t-il ajouté, jurez pour l'honneur de ma famille, de ne pas divulguer un nom que j'ai souillé... »

COQUELET.

Et vous le lui jurâtes?...

ARTHUR.

Et je le lui jurâtes... c'est-à-dire, non! je le lui jurai.

COQUELET.

En ce cas, n'en parlons plus!

LONGJUMEAU, bas à Arthur.

Remerci, mon gendre.

ARTHUR.

Quant à vous mon brave M. Longjumeau... (Bas.) Je dis brave, pour eux; car, pour moi, vous êtes toujours un *fouinard.*

LONGJUMEAU, bas.

C'est convenu... mais cela restera entre nous... c'est un détail de famille.

ARTHUR.

Quant à vous...

LONGJUMEAU.

Quant à moi, je n'ai plus qu'à m'occuper du bonheur de ma fille...

ARTHUR, prenant la main d'Eugénie.

Qui, je l'espère, voudra bien s'occuper un peu du mien!

LONGJUMEAU.

Et demander une dernière satisfaction au public.

LONGJUMEAU, au public.

Air de *la Robe et les Bottes.*

Je viens vers vous, briguant...

ARTHUR, à part, parlé.

Hein! que dit-il?

LONGJUMEAU, se reprenant.

Je viens vers vous, briguant votre indulgence...

ARTHUR, l'arrêtant.

C'est vieux!... retirez-vous... je me charge de parler à ces messieurs et à ces dames.

En ce moment, messieurs, je vous confesse
Que des auteurs je suis peu satisfait;
On me condamne, en jouant cette pièce,
A recevoir chaque jour un soufflet.
Vous le voyez, ces messieurs sont sans gêne,
Et cet outrage a droit de me piquer;
Du talion infligez-leur la peine,
Ne craignez rien : ils sont gens à claquer. (*Bis.*)

FIN

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

LE GAZIER

COMÉDIE

Créée au théâtre des Variétés, le 4 septembre 1885.
Reprise au théâtre du Palais-Royal, le 20 décembre 1889.

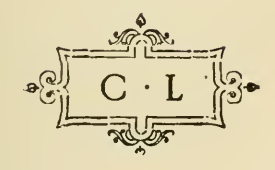
Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — M. Pepin.

LE GAZIER

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

RAOUL TOCHÉ



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY, FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1890

PERSONNAGES

	Aux Variétés.	Au Palais-Royal.
AMÉDÉE, ouvrier gazier	MM. DIDIER.	MM. HURTEAUX.
BOLESLAS, professeur de Skating	EDOUARD GEORGES.	GARON.
VICOMTE HECTOR DE LA BRÈZE...	ANGELY.	LIESSE.
BERNARD, domestique..............	BONNEAU.	MONVAL.
ROSE DE LUCHON.................	Mlles JANE FROMENT.	Mmes PERVIANI.
FLORENCE, femme de chambre......	BARTHÉLEMY.	DOLCI.

LE GAZIER

Le théâtre représente le cabinet de toilette-boudoir d'une grande cocotte, au fond, une porte, en face, au deuxième plan, deux portes latérales. Au premier plan, à gauche, une toilette, à droite, un piano, une table et une chaise longue. Au lever du rideau, Florence est couchée sur la chaise longue. Midi sonne.

SCÈNE PREMIÈRE

FLORENCE, puis LE GROOM.

FLORENCE, étendue.

Midi? déjà midi, je suis pas mal en retard aujourd'hui. (On frappe à la porte du fond.) Entrez! (Entre le groom.) Ah! c'est Bernard! Qu'est-ce qu'il y a?

BERNARD.

C'est ça qu'on vient d'apporter pour madame, de la part de M. Houbigant.

Il lui présente un flacon.

FLORENCE, lisant l'étiquette.

Ah! oui, c'est une nouvelle odeur que l'on veut mettre à la mode. C'est bien, posez-la sur la cheminée. (Regardant le groom attentivement.) Il a une fichue dégaîne ce

garçon-là... Il nous fallait un chasseur, et j'ai profité de ça pour faire entrer ici le fils de mon père nourricier, un brave campagnard, mais j'aurai du mal à le former... Dites donc, il est midi, pourquoi n'avez-vous pas encore votre veste de chasseur ?

BERNARD.

C'est pour la ménager, c'est tout battant neuf !

FLORENCE.

Ce n'est pas votre affaire ! A midi vous devez avoir votre livrée... et pas de casquette dans l'appartement !

BERNARD.

Ah !

FLORENCE.

Qu'est-ce que vous tenez là ?

BERNARD.

C'est la carte de l'autre.

FLORENCE.

L'autre... quel autre ?

BERNARD.

Eh ben, celui qui est venu en même temps que l'homme à l'odeur.

FLORENCE.

Allons ! voilà autre chose ! Donnez-la cette carte... Eh bien, et votre plateau ? où est votre plateau ?...

BERNARD.

Dame ! je sais pas !...

FLORENCE.

Les cartes, les lettres s'apportent toujours sur un plateau !... Mais elle est toute froissée cette carte !...

BERNARD.

J'étais en train de bourrer le calorifère quand on me l'a donnée.

FLORENCE.

Il ne fallait pas la prendre avec vos mains sales !

BERNARD.

Je ne pouvais pourtant pas la prendre avec des pincettes !

FLORENCE.

Allons ! c'est bien ! ne raisonnez pas !... vous ne dites que des bêtises !...

BERNARD.

Ah !...

FLORENCE, lisant la carte.

Le vicomte Hector de La Brèze ? Mais c'est le fameux petit vicomte si riche, dont tout le monde parle depuis quelques jours, et qui a été lancé par le Marsouin. (Avec respect.) Une de nos gloires. Faites entrer...

Elle se lève et s'arrange un peu devant la glace.

BERNARD, annonçant.

Le vicomte monsieur La Brèze.

Il sort.

SCÈNE II

FLORENCE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Pardon ! Vous êtes bien la femme de chambre de madame Rose de Luchon ?

FLORENCE.

Oui, monsieur, je vais voir si madame peut vous recevoir.

LE VICOMTE.

C'est inutile, c'est à vous que je veux parler.

FLORENCE, *minaudant.*

Ah ! à moi !

LE VICOMTE.

Oui ! dites-moi, vous avez le gaz ici ?

FLORENCE.

Le... ?

LE VICOMTE.

Le gaz. (*Montrant le lustre.*) Vous avez le gaz dans l'appartement ?

FLORENCE.

Ah! Le gaz ? oui.

LE VICOMTE.

Et il y a un compteur toujours ouvert naturellement.

FLORENCE.

Oui.

LE VICOMTE.

Eh bien, alors, il peut y avoir des fuites.

FLORENCE.

Des fuites ? Mais non, il n'y a pas de fuites.

LE VICOMTE.

Je sais bien, mais il pourrait y en avoir.

FLORENCE, *interdite.*

Oui.

LE VICOMTE.

Eh bien, s'il y avait des fuites, qu'est-ce que l'on ferait ?

FLORENCE, *le regardant avec stupeur.*

S'il y avait des fuites ?

LE VICOMTE.

Oui, qu'est-ce que ferait madame Rose de Luchon,

votre maîtresse, s'il y avait des fuites ?... Elle vous enverrait chercher un gazier.

FLORENCE.

Oui... ?

LE VICOMTE.

Eh bien, vous n'avez pas besoin de vous déranger, ce gazier viendra lui-même dans une heure.

FLORENCE.

Ah ! il va venir un gazier ?

LE VICOMTE.

Pour réparer la fuite.

FLORENCE.

Mais il n'y a pas de fuite.

LE VICOMTE.

Il y en aura. (Il ouvre son portefeuille et lui donne mille francs.) Vous devez comprendre à demi-mot ?

FLORENCE.

A demi-mot ? Alors il y aura deux billets ?

LE VICOMTE.

Ah ! elle est dévissante ! Eh bien, oui, il y en aura deux, si je réussis. Dès à présent tu es ma complice, maintenant occupons-nous de notre fuite.

FLORENCE.

Qu'est-ce que vous faites ?

LE VICOMTE.

Ne t'en occupe pas !...

Il ouvre tous les becs de gaz du boudoir.

FLORENCE.

Vous allez empester tout l'appartement.

LE VICOMTE.

Je l'espère bien ; d'ailleurs, ça m'est bien égal, je vais

m'en aller; tu refermeras tout à l'heure. Ainsi, c'est bien convenu, on va t'envoyer chercher un gazier, tu feras semblant, tu n'iras rien chercher du tout et dans une heure, le gazier arrivera.

FLORENCE.

Qui ça sera-t-il le gazier?

LE VICOMTE.

Ah! ça ne te regarde pas. Silence et discrétion!

FLORENCE.

La discrétion... c'est ma carrière.

LE VICOMTE.

Voyons, il faut tout prévoir. Si par hasard ta maîtresse voulait avoir un gazier tout de suite, ça dérangerait mes projets.

FLORENCE.

Eh bien, si madame voulait un gazier tout de suite, elle ne l'aurait que dans une heure, voilà tout!

LE VICOMTE.

Elle est dévissante!... Ah! tu es sûre de ta force. Eh bien, je compte sur toi, dans une heure, pas avant.

FLORENCE, à part.

Qu'est-ce que c'est que ce bonhomme-là?...

LE VICOMTE.

Tiens! sens-tu? voilà déjà l'odeur qui vient. Ah! elle est dévissante!

Il sort.

SCÈNE III

FLORENCE, puis ROSE.

FLORENCE, seule, elle referme les becs de gaz.

Je crois bien, que ça vient, ça empoisonne ici. (Elle

ouvre les portes latérales.) En voilà une drôle d'idée. Ce vicomte, est-ce qu'il serait encore plus bête qu'il n'en a l'air ?

ROSE, à la cantonade.

Florence ?

FLORENCE.

Madame ?

ROSE, entrant de droite.

Florence ! mais qu'est-ce que c'est que cette odeur ? (Reniflant.) Oh ! mais c'est encore pis par ici, c'est une horreur !

FLORENCE, tranquillement.

C'est le gaz, madame.

ROSE.

Comment le gaz ? Il y a une fuite alors !

FLORENCE.

Je le crains, madame.

ROSE.

Eh bien, mais il faut aller chercher le gazier, envoyez Bernard.

FLORENCE.

Ce serait inutile, madame, à cette heure-ci, tous les gaziers sont à déjeuner, ils ne rentreront pas avant une heure. Mais je vais chez la modiste et j'y passerai moi-même en revenant. Du reste, je vais fermer le compteur.

ROSE.

Bien !

FLORENCE, à la porte.

Ah ! madame, voici le professeur de patinage !

ROSE.

Faites entrer.

Florence sort.

SCÈNE IV

ROSE, BOLESLAS, puis BERNARD, puis AMÉDÉE.

BOLESLAS.

Belle dame!... (Reniflant.) Tiens, ça sent le gaz chez vous.

ROSE.

Oui, il y a une fuite.

BOLESLAS.

Ah! diable. Vous avez envoyé chercher le gazier?

ROSE.

On ira, mais il n'y a aucun danger, le compteur est fermé.

BOLESLAS.

Si la fuite est après le compteur oui, mais si elle est avant.

ROSE.

Eh bien?

BOLESLAS.

Eh bien, nous pouvons sauter, nous sommes tout bonnement dans l'intérieur d'un volcan, vous permettez. (Il sonne.) Il faut envoyer chercher le gazier à l'instant.

ROSE.

Vous me faites peur, à la fin.

BOLESLAS.

Il y a de quoi. (Bernard entre et renifle.) Ça sent fort, n'est-ce pas?

ROSE.

Florence est partie?

BERNARD.

Chez la modiste... oui, madame.

ROSE.

Eh bien, alors, vous allez y aller vous-même... vous savez où demeure notre gazier, c'est presque en face.

BERNARD.

Oui, madame.

ROSE.

Vous direz que l'on envoie un ouvrier immédiatement pour réparer une fuite, et s'il n'y a pas d'ouvrier disponible, vous irez dans une autre maison, mais surtout que l'on envoie de suite.

BERNARD.

Bien, madame.

Il sort.

BOLESLAS, criant à la porte.

Ramène-le toi-même et dis en passant à la cuisine qu'on éteigne les fourneaux et qu'on ouvre toutes les fenêtres. (Revenant sur le devant.) Vous pardonnez si je donne des ordres, mais on ne saurait prendre trop de précautions.

ROSE.

Commençons-nous ?

BOLESLAS.

A vos ordres. (Il retire son paletot et apparaît en polonaise à brandebourgs.) Je ne suis pas poltron. Je suis né dans un pays qui l'a assez prouvé depuis des siècles! mais il ne faut pas jouer avec le gaz. Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, le caissier du club des Patineurs a failli être victime d'un accident du même genre : il y avait une fuite dans la caisse.

Tout en parlant, Rose et Boleslas font leurs préparatifs pour la

leçon, Rose se met une ceinture à poignée. Boleslas sort du fond de son chapeau un bonnet de fourrure et deux glands d'or, il relève son pantalon et fixe ces deux glands sur les tiges de ses bottes.

ROSE.

Est-ce que vous allez me faire toujours patiner sans patins ?

BOLESLAS.

Toujours ! pour apprendre à patiner, pas de patins, c'est ma méthode, vous verrez cela dans mon traité du patinage... voyons, nous disons donc que vous voulez étonner le club des patineurs.

ROSE.

Oui, c'est très bien porté cette année.

BOLESLAS.

Alors, suivez-moi bien, et commençons !

ROSE.

Allons !

BOLESLAS.

Conversion à droite extérieure. (Rose exécute le mouvement.) Là... très bien...

ROSE.

Vous n'avez pas de potins à me raconter ?

BOLESLAS.

Des potins ? Ah ! que je suis bête, mais si, j'en ai un qui vous concerne, même, un tout ce qu'il y a de plus drôle.

ROSE.

Ah ! voyons.

BOLESLAS.

Voilà. Hier au club, j'ai entendu une conversation.

ROSE.

De qui ?

BOLESLAS.

Je ne connais pas, mais je sais que ce sont de ces messieurs du club.

On frappe.

ROSE.

Entrez.

BERNARD.

Voici le gazier, madame.

BOLESLAS.

Ah! enfin!

Amédée entre par la porte du fond, sa casquette d'une main, son sac de l'autre et une échelle double sur l'épaule. Il reste ébahi devant Rose et Boleslas.

ROSE.

Mais ce n'est pas ici qu'il faut le faire entrer, faites-lui d'abord voir le compteur.

BERNARD.

Par ici, monsieur.

Amédée se retourne et son échelle en pivotant manque de tout renverser. Il sort.

BOLESLAS.

C'est égal, je suis plus tranquille... pour vous.

ROSE.

Grand cœur. Eh bien, qu'est-ce qu'ils ont dit, ces messieurs du club ?

BOLESLAS.

Ah! oui!... Il s'agissait d'un pari qu'a fait un de leurs amis.

ROSE.

Ah! à propos de moi.

BOLESLAS.

Je crois bien. Il a parié qu'il se ferait aimer de vous avant vingt-quatre heures et cela sans se servir ni de son nom ni de sa fortune. (Il rit.) Elle est bien bonne !...

ROSE.

Et vous trouvez ça drôle, vous?

BOLESLAS.

Moi, non! J'ai même trouvé ça très inconvenant... Spéculer ainsi sur la vertu d'une femme, car le pari est de vingt mille francs! c'est une infamie.

ROSE.

Ne faites donc pas votre vieux prude, mille louis, je trouve ça, très piquant, moi.

BOLESLAS.

Oui, c'est vrai, c'est assez régence. Voulez-vous que nous pivotions un peu, maintenant?

ROSE.

Oh! je vais pivoter sur le canapé! (Elle tombe sur la chaise longue.) Je ne suis pas en train aujourd'hui... Et quel âge a-t-il?

BOLESLAS.

Qui ça?

ROSE.

Ce monsieur qui doit me séduire.

BOLESLAS.

Ah! le parieur, je ne sais pas.

ROSE.

Il s'appelle?

BOLESLAS.

Attendez. Le vicomte Hector de La Brèze; vous le connaissez?

ROSE.

Non, je ne l'ai jamais vu. C'est un homme chic?

BOLESLAS.

On le dit très riche! Il ne patine pas cependant.

ROSE.

Et le nom de l'autre, celui qui a tenu le pari, le savez-vous?

BOLESLAS.

Le baron Putois, vous le connaissez?

ROSE.

Mais non, je ne connais plus personne, vous savez bien que j'arrive de voyage. Comment est-il celui-là?

BOLESLAS.

Je ne le connais pas non plus. Voulez-vous que nous reprenions un peu ?

ROSE.

Mais non! Vous m'avez intriguée avec cette histoire de pari, et puis vous me laissez le bec dans l'eau. Vous ne savez rien.

BOLESLAS.

Je vous ai dit tout ce que je savais.

ROSE.

Ecoutez, mon petit Boleslas, vous allez me rendre un grand service, vous allez aller aux renseiguements. Un pari de mille louis, ça vaut la peine.

BOLESLAS.

Aux renseignements?... Mais où ?

ROSE.

Eh bien, au cercle, où vous voudrez... Faites parler les domestiques, enfin, arrangez-vous. Tâchez de savoir quels sont tous ces projets en question et revenez vite.

BOLESLAS.

Je n'ai rien à vous refuser.

ROSE.

Partez !

BOLESLAS.

A l'instant. (Il remet son pardessus et retire son bonnet qu'il remet dans le fond de son chapeau.) En Mercure !

ROSE.

Et soyez malin, je vous attends.

Elle entre à droite, Boleslas sort porte du fond et tombe dans l'échelle d'Amédée qui entre.

SCÈNE V

AMÉDÉE, seul, il dépose son échelle et ses outils.

Le compteur est en état, le manomètre ne donne rien, ça me fait encore l'effet d'une fuite d'amateur, ça. Il faut pourtant que je tâche moyen de réparer quelque chose, voyons les appareils. (Il place son échelle près du lustre.) Mâtin ! la personne est rudement meublée. (Il regarde autour de lui.) Ça doit coûter chaud ces bibelots-là. Eh bien, j'aime ça moi, j'adore travailler dans le luxe, j'ai des instincts riches. (Regardant la toilette.) En voilà-t-il ! En voilà-t-il ! (Il débouche le flacon que le groom a apporté.) Hum ! (Il lit l'étiquette.) « Essence de patate parfumée, double extrait » Ça doit être joliment comme il faut. (Il s'en verse dans les cheveux et dans le cou.) Et aïe donc ! et aïe donc ! (Il remet le flacon en place.) J'embaume positivement. (Reniflant dans sa poitrine.) C'est comme quand on entre dans la boutique d'un parfumeur. Mais ça n'est pas une raison pour négliger l'ouvrage. (Il monte sur l'échelle.) Ça va nécessiter une réparation complète, car enfin, si j'avais découvert la fuite, je n'aurais eu qu'à la boucher, tandis que pour ne pas avoir l'air d'un imbécile, je vais être forcé de remplacer tous les appareils. (Il commence à démonter le lustre.) Elle n'est pas trop déchirée la cocotte, car d'après ce que m'a raconté le chasseur qui est venu me chercher, c'est une cocotte, seulement tout ce qu'il

y a de supérieur. (Il descend de l'échelle et regarde les appareils qu'il a démontés.) Ça ne vient pas de chez nous, ça. Qu'est-ce qu'on pourrait donc bien y faire? Je vais préparer un petit projet. (Il semble chercher quelque chose, apercevant la carte du vicomte laissée sur la cheminée.) Ah! voilà mon affaire. (Il écrit sur le dos de la carte sans la retourner.) « Mettre le compteur en charge, roder et graisser les robinets à tubulure. » Ça n'abîme rien, ça. « Souffler dans la plomberie intérieure pour la dégorger. » — Ça non plus. — « Epingler les becs, » j'en ai pour quelque temps. Tant mieux. J'aime ça, moi travailler dans les boudoirs.

Il remonte sur l'échelle.

Il chante tout en travaillant.

Mon père il était savetier,
Estimé dans tout son quartier,
Ma mère elle était blanchisseuse,
Moi déjà j'étais ravaudeuse,
Gagnant jusqu'à six sous par jour } *bis.*
Pour passe temps un peu d'amour. }
Elle a doux nom : Mireille
Sa beauté m'ensoleille.
Je veux chanter toujours
Mireille et mes amours!

SCÈNE VI

AMÉDÉE, ROSE.

ROSE, elle entre préoccupée.

Cette histoire de parine me sort pas de la tête. (Apercevant Amédée.) Eh bien! Est-ce fini?

AMÉDÉE, à part.

La bourgeoise. (Il descend précipitamment, à Rose.) Excusez! (A part.) Beau modèle de femme, il n'y a pas à dire.

ROSE.

Je vous demande si vous en avez encore pour longtemps.

AMÉDÉE, s'approchant.

Mon Dieu, madame, vous savez, quand on a affaire à de la camelotte, on ne peut pas dire au juste. A votre place, je ferais visiter, nettoyer et dégorger les appareils. (A part.) Nom d'un bec, quelle carrure !

ROSE.

Oui ! Tous les ouvriers disent la même chose, si on les écoutait, il faudrait toujours renouveler.

AMÉDÉE.

Ce que j'en dis, c'est dans l'intérêt du client. C'est par prudence.

ROSE, à part, sans l'écouter.

C'est curieux, qu'est-ce que ça sent donc ici ? c'est un parfum que je ne connais pas. (A Amédée.) Enfin, qu'est-ce qu'il y aurait à faire selon vous ?

AMÉDÉE.

Oh ! mon Dieu, presque rien ; du reste, j'ai préparé un petit projet.

Il sort la carte de sa poche et lit.

ROSE, regardant Amédée, à part.

Mais Dieu me pardonne, on dirait que c'est lui qui embaume comme ça.

AMÉDÉE.

Tenez !

ROSE.

Voyons !

Elle prend la carte et renifle.

AMÉDÉE, à part.

Elle me flaire !

Il se recule avec modestie.

ROSE, elle retourne la carte machinalement.

Oh!

AMÉDÉE, surpris.

Quoi donc?

ROSE, vivement et contenant son envie de rire.

Rien! (A part.) Oh! le maladroit qui se sert de sa carte pour... (Lisant à la dérobée.) Vicomte Hector de la Brèze. C'est lui... en gazier! ma foi, l'idée est originale.

Elle cache la carte.

AMÉDÉE.

Eh bien, madame, avez-vous compris?

ROSE.

Parfaitement, maintenant je suis tout à fait au courant. Ah! vous connaissez bien votre métier.

AMÉDÉE.

Madame peut le dire sans fatuité.

ROSE, à part.

C'est qu'il est parfaitement déguisé, à part le parfum qui est de trop. Ah ça, il s'agit maintenant d'abonder dans son sens, pour que nous gagnions son pari, il ne faut pas que j'aie l'air de l'avoir reconnu. Allons! nous allons jouer la comédie, comme au bon temps, à la Tour d'Auvergne. (Haut.) Je m'en rapporte complètement à vous, mon ami, tout ce que vous ferez ici sera bien fait!

AMÉDÉE, flatté.

Madame peut compter que ce sera soigné! (A part.) On dirait qu'elle me fait de l'œil.

Il se dirige vers son échelle.

ROSE.

Dites-moi, mon ami, voulez-vous vous rafraîchir?

AMÉDÉE.

Volontiers! On ne refuse pas le baptême, mais c'est moins pour boire que pour saluer vos grâces.

ROSE.

Que voulez-vous prendre?

AMÉDÉE.

Oh! jamais que du vin.

ROSE.

Du malaga.

Elle verse deux verres.

AMÉDÉE, trinquant.

A votre glorifiance!

ROSE.

Vous dites?

AMÉDÉE.

A votre glorifiance!

ROSE.

Asseyez-vous donc un peu. (Elle lui offre un siège.) Dites-moi, ça doit être fatigant d'être toujours sur une échelle?

AMÉDÉE, s'asseyant, après avoir bu, à part.

C'est là qu'il faudrait du toupet. (Haut.) Vous en avez beaucoup de ce vin-là?

ROSE.

Oui!

Elle lui verse un second verre.

AMÉDÉE.

Pas plus que plein! merci! (Il boit et s'essuie avec sa main.) Le fait est que le métier est un peu dur.

ROSE.

Mais vous devez avoir des distractions.

AMÉDÉE.

Oui! pour des distractions il y en a.

ROSE.

Vous allez quelquefois au bal?

AMÉDÉE.

Oui! on y va au bal.

ROSE.

Et vous devez avoir bien des succès, beau comme vous l'êtes.

AMÉDÉE.

Vous l'avez remarqué! Je ne dis pas que si je voulais, je n'en aurais pas du succès, mais je n'aime pas les femmes de petite vie! les petites femmes en cheveux, je n'aime pas ça. J'ai d'autres inspirations.

ROSE.

Alors, vous avez un idéal.

AMÉDÉE.

Oui, j'ai un idéal, voilà ce que j'ai, c'est de l'idéal.

ROSE.

Eh bien, si vous vous trouviez tout d'un coup assis à côté de votre idéal, comme vous l'êtes près de moi, que lui diriez-vous?

AMÉDÉE.

Ce que je lui dirais... (A part.) Mon Dieu, que les femmes sont vicieuses. (Haut.) Ce que je lui dirais, je crois que je ne lui dirais rien par la surprise et la timidité.

ROSE, avec exaltation.

Timide! il est timide, mais il a donc tout pour lui! Comment vous appelez-vous?

AMÉDÉE.

Amédée!

ROSE.

Joli nom, Amédée! Vous permettez que je vous appelle Amédée?

AMÉDÉE.

Vous le pouvez.

ROSE.

Eh bien, Amédée, je suis heureuse. Oh! mais là, très heureuse que le hasard vous ait amené chez moi, car moi aussi j'ai un idéal, et il me semble que nous sympathiserons. Oh! si j'avais rencontré une âme comme la vôtre!

AMÉDÉE.

Mais rencontrez-la.

ROSE.

Vrai, vous voulez bien être mon ami?

Elle lui tend la main.

AMÉDÉE.

Je veux bien! (A part.) C'est là qu'il faudrait du toupet.

Il lui embrasse la main.

ROSE.

Amédée!... (A part.) Il se décide!... mais un instant, il ne faut pas que demain, il s'imagine que j'ai été sa dupe, il faut qu'il sache bien que j'ai des droits à sa reconnaissance.

AMÉDÉE, à part.

J'ai eu trop de toupet! (Haut.) C'est-y que je vous ai offensée, vous ne dites plus rien?

ROSE.

Non! je pense...

AMÉDÉE.

Eh bien, dites ce que vous pensez?

ROSE.

Non, mais je vais vous l'écrire.

Elle écrit.

AMÉDÉE, s'assied sur le tabouret au piano et joue avec un doigt, à part.

Elle va peut-être m'écrire pour me dire qu'elle

m'aime... Oh! les femmes... C'est bien vicieux, tout de même.

ROSE.

Voici. (Elle lui remet une lettre.) Mais vous me jurez sur votre honneur que vous n'ouvrirez ce billet que demain, pas avant!

AMÉDÉE.

Je le jure!

ROSE.

Merci. (A part.) Maintenant, je le tiens.

AMÉDÉE, avec regret.

Demain! Pourquoi demain?

Il met le billet dans sa poche, reprend ses outils et remonte à l'échelle.

ROSE, à part.

Comment, il s'éloigne! Ah! mais, il joue son rôle trop sérieusement. Brusquons. (Poussant un cri.) Ah!

AMÉDÉE, sur l'échelle.

Qu'est-ce qu'il y a?

ROSE, chancelant.

Rien, un étourdissement.

AMÉDÉE.

Ah! (Il descend gauchement et la reçoit dans ses bras.) Attendez, je vais vous porter. (Il la porte sur la chaise longue et reste à genoux près d'elle.) Voulez-vous que je vous délace?

ROSE.

Non, c'est inutile. (Il veut se relever, elle le retient.) Mais restez là. Je vous aime ainsi. (Jouant négligemment avec les cheveux d'Amédée.) Vous avez une belle âme... Ah! si je vous avais connu quand j'avais quinze ans.

AMÉDÉE.

Vous deviez être déjà très bien.

ROSE.

Je n'ai trouvé sur ma route que le scepticisme, les mauvais conseils, les funestes exemples. Le prince lui-même...

AMÉDÉE.

Le prince?...

ROSE.

Ai-je parlé du prince? Ah! je ne veux pas en dire de mal puisque j'accepte ses bienfaits. Mais il ne m'a pas comprise, ce n'est qu'un ami, que dis-je, presque un père.

AMÉDÉE.

Un père? Le prince?

ROSE.

Il veut que je sois belle, que j'éblouisse le monde, que je satisfasse au moins son amour-propre. Oh! trouverai-je jamais un homme capable de m'aimer pour moi-même, sans m'écraser sous le poids de ses richesses, un homme comme vous, Amédée, car enfin, si vous m'aimiez, vous ne me jetteriez pas votre or à la figure? vous.

AMÉDÉE, ému.

Ne le craignez pas.

ROSE.

Mais vous ne m'aimez pas?

AMÉDÉE.

Si, je vous aime.

ROSE.

Ah! Amédée!

Elle s'abandonne. Amédée lui saisit la main et se précipite pour l'embrasser. La porte s'ouvre. Boleslas entre comme un fou. Au bruit, Amédée s'est relevé brusquement, et s'est retiré au fond près de son échelle.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BOLESLAS.

BOLESLAS.

C'est moi.

ROSE.

Qu'est-ce que c'est?

BOLESLAS.

Il n'y a pas une minute à perdre, il faut que je vous parle de suite.

ROSE.

Eh bien, voyons, dites vite.

AMÉDÉE, à part.

Le prince! Pauvre femme, comme il lui parle.

BOLESLAS, bas à Rose.

Je sais tout et je puis vous donner les renseignements les plus précis. Je suis allé d'abord au cercle où l'on m'a donné l'adresse du vicomte. J'ai bondi chez lui, j'ai soudoyé son valet de chambre... Il y aura un compte à faire.

ROSE.

C'est bien, c'est bien.

BOLESLAS.

Eh bien, le valet de chambre, un garçon charmant, m'a dit que son maître a fait venir ce matin un costume complet d'ouvrier gazier. Il y avait là plusieurs de ses amis, il l'a essayé devant eux...

ROSE.

Et puis?

BOLESLAS.

Et puis, ils ont beaucoup ri.

ROSE.

Et après ?

BOLESLAS.

Après, c'est tout. Vous ne comprenez pas ?

ROSE.

Je comprends si bien que je savais tout cela mieux que vous. Regardez un peu sans avoir l'air...

BOLESLAS, apercevant Amédée.

Ah ! c'est lui.

ROSE.

Chut, c'est lui-même.

BOLESLAS.

En êtes-vous bien sûre ?

ROSE.

Parfaitement sûre.

BOLESLAS.

Vous en avez la preuve ?

ROSE.

La preuve irréfutable, mais pourquoi me dites-vous cela ?

BOLESLAS.

Pour rien. Mais en arrivant, j'ai trouvé en bas un autre gazier qui parlementait avec le concierge et qui voulait monter à toute force.

ROSE.

Bon, je sais, celui que la femme de chambre avait demandé ! Eh bien, on le renverra, voilà tout. Et vous ne savez que ça ?

BOLESLAS.

J'ai bien encore quelques détails, sur la fortune, les habitudes, les principes...

ROSE.

Tout est bon à savoir. Mais il pourrait nous entendre. Entrez dans ma chambre. (A Amédée.) Je suis forcée de m'absenter un instant avec monsieur, mais je reviens. Vous savez que j'ai encore bien des choses à vous dire. Ne partez pas avant de m'avoir revue.

AMÉDÉE.

Madame me retrouvera ici.

ROSE.

Vous le promettez?

AMÉDÉE.

Je n'ai qu'une parole.

ROSE.

C'est bien. A tout à l'heure. (A part.) Décidément, il doit être bien en vicomte.

Elle sort avec Boleslas.

SCÈNE VIII

AMÉDÉE, seul sur l'échelle.

Mon Dieu, que les femmes sont vicieuses. Mais elles sont quelquefois bien excusables. Il est vilain, le prince; heureusement que c'est presque un père. Et voilà la vie! C'est moi qu'elle aime et c'est lui qui a le droit de lui parler durement. Pauvre femme! Ce qui me console, c'est que j'ai là dans ma poche, un témoignage de son amour. Qu'est ce qu'elle peut bien m'avoir écrit? (Prenant la lettre.) J'ai juré de ne l'ouvrir que demain. En

amour, il n'y a pas d'honneur. (Il ouvre la lettre et lit.) « Monsieur, vous avez triomphé comme gazier, mais j'espère que l'homme du monde se souviendra. Rose de Luchon. » (Il embrasse la lettre.) C'est clair, je ne comprends pas très bien, mais ça doit être clair, parce que si c'était embrouillé, il y en aurait bien plus long. Que c'est beau l'amour des femmes élégantes. Ne voulant pas descendre jusqu'à moi, elle a préféré m'élever jusqu'à elle. (Reprenant la lettre.) « L'homme du monde se souviendra. » Certainement que je serai un homme du monde et que je me souviendrai, et puis elle me dit que j'ai triomphé comme gazier ça, c'est une jolie phrase, je vais l'apprendre par cœur.

Il s'assied sur l'échelle et relit la lettre.

SCÈNE IX

AMÉDÉE, LE VICOMTE.

Le vicomte entre doucement sans voir Amédée, il est costumé en gazier ridicule et exagéré.

LE VICOMTE.

M'y voici, ce n'est pas sans peine. J'ai cru qu'on ne me laisserait pas entrer. Mais par exemple, tout le monde m'a pris pour un vrai. Du reste, je crois que...

Il se regarde.

AMÉDÉE, levant la tête et l'apercevant.

Tiens ! un collègue.

Il descend de l'échelle.

LE VICOMTE.

Un gazier. Ah ! diable !

AMÉDÉE.

Bonjour, la coterie. (Il lui tend la main.) Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

LE VICOMTE, embarrassé.

Mais... je viens pour la fuite.

AMÉDÉE.

Un peu tard, mon vieux. Je suis dessus.

LE VICOMTE.

Mais cependant, on est venu me chercher...

AMÉDÉE.

Ah ! bah !... et dans quelle maison travailles-tu ?

LE VICOMTE.

Moi ? mais là, à côté.

AMÉDÉE.

Ah ! comment qu'ça se fait que je ne t'aie jamais vu ? T'es donc embauché de c'matin ?

LE VICOMTE.

Oui, de ce matin. J'arrive de province.

AMÉDÉE.

Ça se voit.

LE VICOMTE.

Comment, ça se voit ?

AMÉDÉE.

Parbleu... t'en as la touche. Et c'te casquette ?

LE VICOMTE.

Elle n'est pas bien, ma casquette? Elle est toute neuve.

AMÉDÉE.

Tu veux donc qu'on te prenne pour ce que tu n'es pas. Ça ne se porte plus chez nous, ça. Le chapelier t'a mis dedans. Il faut demander une casquette bonne hauteur, on sait ce que c'est. Ah ! bien ! C'est la mère qui a dû rire en te voyant.

LE VICOMTE.

La mère ?

AMÉDÉE.

Eh bien, oui, quai de la Grève. T'as donc bu?

LE VICOMTE.

Ah! oui, quai de la Grève. (A part.) Ah! mais, il va m'embrouiller, il faut que je m'en débarrasse. (Haut.) Voyons, j'entends payer ma bienvenue, nous prendrons bien quelque chose, voulez-vous descendre? (A part.) Je le grise et je remonte.

AMÉDÉE.

Voulez-vous? Merci, monsieur, je ne bois pas avec des inconnus.

LE VICOMTE.

Entre camarades?

AMÉDÉE.

Je ne quitte pas l'ouvrage.

LE VICOMTE, à part.

Sapristi, il faut pourtant qu'il s'en aille? (Haut.) Eh bien, ce sera pour plus tard, mais dites donc, je ne connais pas Paris et vous seriez bien aimable de me faire une commission très pressée. Je paierai largement.

AMÉDÉE.

Ah! ça, dites donc, est-ce que tu te fiches du monde à la fin, est-ce qu'il n'y a pas les commissionnaires pour faire les commissions?

LE VICOMTE.

Oh! si, je n'y pensais pas.

AMÉDÉE.

Ah! ça, tu tiens donc bien à prendre ma place?

LE VICOMTE.

Mon Dieu... eh bien oui! là, je serai franc, j'ai grand intérêt à rester.

AMÉDÉE.

Eh bien, si tu as des raisons pour venir ici, moi j'en ai pour ne pas m'en aller. Ainsi, par file à gauche.

Il le pousse un peu par les épaules.

LE VICOMTE.

Ah! mais, dites donc, c'est moi qui vais vous faire chasser.

AMÉDÉE.

De quoi? Qu'est-ce que t'as dit?

Il l'empoigne à la cravate.

LE VICOMTE.

Lâchez-moi... Je n'admets pas ces manières-là; je suis bien élevé.

AMÉDÉE, *le lâchant.*

C'est vrai! pas ici! moi aussi je suis bien élevé. (*A part.*) Je suis un homme du monde qui se souviendra! (*Haut.*) Mais si monsieur veut descendre dans la cour, on s'expliquera.

LE VICOMTE.

On peut bien s'expliquer ici sans se colleter. (*A part.*) Ah! mais, il est gênant.

AMÉDÉE.

Eh bien, expliquons-nous; d'abord, je ne m'explique pas, moi, pourquoi?...

LE VICOMTE.

Eh bien, moi non plus, je ne m'explique pas cette insistance. Et cette femme de chambre qui me laisse là.

AMÉDÉE.

Vous demandez la femme de chambre?

LE VICOMTE.

Est-ce qu'elle est ici?

AMÉDÉE.

C'est donc une affaire d'amour?

LE VICOMTE.

Eh bien, quand cela serait?

AMÉDÉE.

Ah! mais alors, nous pouvons rester tous les deux, moi aussi, c'est pour une affaire d'amour.

LE VICOMTE.

Ah!

AMÉDÉE.

Seulement, moi c'est madame que j'aime. Ainsi pas de jalousie.

LE VICOMTE.

Madame Rose de Luchon?

AMÉDÉE.

Oui! oh! la belle femme! Tu la connais?

LE VICOMTE.

Non, mais je sais son nom. Ah! vous... tu aimes madame? et tu en es aimé?

AMÉDÉE.

Oui, pas tout à fait ,mais presque. J'allais... quand le prince est arrivé.

LE VICOMTE.

Un prince? il y a un prince?

AMÉDÉE.

Oui, un prince étranger, qui est là avec la bourgeoise.

LE VICOMTE, *à part.*

Ah! elle est dévissante. Eh bien, mais il faut qu'il se déclare, voilà le vrai moyen de le faire fiche à la porte. (*Haut.*) Mais j'y pense, si on vient et qu'on nous voie deux ici?

AMÉDÉE.

J'en fais mon affaire... Tu resteras, c'est moi qui te le dis. Tope là! (Ils se donnent la main. La porte s'ouvre.) Chut!... Le prince, pas un mot devant lui. Allons, hop, déballe tes outils et allume ta lampe pour avoir l'air de souder.

SCÈNE X

Les Mêmes, plus BOLESLAS.

BOLESLAS, sort de la chambre de Rose et aperçoit le vicomte.

Comment, il a fini par entrer, celui-là; diable! ça va compliquer ma commission.

LE VICOMTE, à Amédée.

Il nous observe.

BOLESLAS, marchant à grands pas.

Hum! (Très haut, accentuant ses paroles par des poses héroïques.) Dans quelques minutes, elle va venir, madame Rose de Luchon.

LE VICOMTE.

Elle va venir!

BOLESLAS, même jeu.

Elle va venir et elle m'a prié de l'attendre patiemment.

LE VICOMTE, à part.

Qu'est-ce que c'est que ce prince-là?

BOLESLAS.

Attendons. (Il s'assied sur la chaise longue, à part.) Elle m'avait recommandé de le prévenir adroitement, je crois que...

LE VICOMTE.

Ah! ça, mais... il va me gêner encore plus que l'autre.

AMÉDÉE.

Fais donc attention avec ta lampe, tu brûles les tuyaux, tu vas nous faire sauter.

BOLESLAS.

Hein! (A part.) Ah! mais sapristi! c'est vrai un gommeux qui joue avec le gaz. (Haut.) Dites donc, là-haut!

AMÉDÉE.

V'là que ça commence.

BOLESLAS.

Hé! Monsieur le gazier!

AMÉDÉE.

S'il vous plait?

BOLESLAS.

Est-ce que c'est bien pressé ce que vous faites là?

AMÉDÉE, au vicomte.

Tu vas voir si je canne. (Haut.) Je fais mon ouvrage, faites la vôtre!

BOLESLAS, humblement.

Ah! pardon, je n'avais pas l'intention de vous blesser. (A part.) Le gentilhomme perce quand même.

AMÉDÉE, au vicomte.

Allons, tiens bien la lampe... (Avec intention.) Nous ne craignons pas que ça chauffe, nous!

BOLESLAS.

Diable, mais je n'y tiens pas, moi! Ah! mon Dieu, que c'est imprudent!

AMÉDÉE, se montant.

Nous pouvons même éclater je veux bien éclater.

BOLESLAS, effrayé.

Mais non, voyons, reposez-vous, je vous en prie; vous ne refuserez pas de causer un instant avec moi, en ami.

AMÉDÉE.

C'est différent. (Au vicomte.) Il a le trac.

Ils descendent.

LE VICOMTE, à part.

Soyons prudent !

BOLESLAS, au vicomte, en lui indiquant l'échelle.

Vous pouvez continuer, mon garçon.

LE VICOMTE.

Merci !... (A part.) Oh ! mais non, je n'y touche pas tout seul.

AMÉDÉE.

Ça serait me faire affront.

BOLESLAS.

Oh ! très bien; asseyez-vous, monsieur, je vous en prie. — Excellent temps ! il va geler !

AMÉDÉE.

Excellent ! Les compteurs vont se fendre.

BOLESLAS.

On pourra bientôt patiner.

AMÉDÉE.

Du reste, il n'y a aucun danger; une heure ou deux avant d'éclater, ça sent toujours un peu.

LE VICOMTE.

On va revoir toutes ces dames du patin. Aglaé la Suédoise...

BOLESLAS, fier.

Mon élève. Vous la connaissez ?

LE VICOMTE.

Oh ! j'ai eu avec elle des rapports de famille.

AMÉDÉE.

Mais en ayant soin de mettre du suif dans la graisse... parce que le suif ne gèle pas.

BOLESLAS.

Vous graissez au suif. Erreur! nous graissons toujours à l'huile de pied.

LE VICOMTE.

De pied de bœuf, c'est connu.

BOLESLAS.

De mouton, monsieur, de mouton!

AMÉDÉE.

Chut! madame !...

Il se lève vivement et va rejoindre Rose.

TOUS.

Enfin !

SCÈNE XI

LES MÊMES, ROSE.

ROSE, *sortant de sa chambre.*

Eh bien, les voilà deux, maintenant, qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi n'a-t-on pas renvoyé celui-là?

AMÉDÉE, *bas au vicomte.*

Ne dis rien, tu vas voir! (*Haut.*) Je prie madame d'excuser le camarade, mais il faut qu'il reste.

ROSE.

Ah ! je croyais que vous auriez préféré être seul!

AMÉDÉE.

Sans doute, mais le métier a ses exigences. Les patrons se méfient, et ils envoient comme ça des espèces de vérificateurs...

ROSE.

Pour vous surveiller.

AMÉDÉE.

Oui, c'est pour surveiller, pour voir si l'ouvrage est bien faite. On est forcé de supporter ça.

LE VICOMTE, à part.

Pas trop bête !

ROSE.

Ah! On vous surveille... C'est bien.

AMÉDÉE, bas à Rose.

Je vous en prie, n'insistez pas. Il y a là une affaire d'honneur, je vous expliquerai plus tard.

ROSE.

C'est différent, je n'insiste pas. (A part.) D'autant moins que je comprends. (Haut.) C'est bien, mes amis, travaillez.

Amédée remonte sur l'échelle et travaille avec le vicomte.

LE VICOMTE, à Amédée.

Eh bien?...

AMÉDÉE.

Eh bien! tu vois, c'est arrangé.

LE VICOMTE.

Merci !

BOLESLAS, bas à Rose.

Voulez-vous mon opinion? Je crois que ce sont tout bonnement deux vrais gaziers.

ROSE.

Vous croyez ?

BOLESLAS.

C'est évident. Voyez ces manières, ces tournures. Du reste, je viens d'avoir avec eux une conversation qui ne laisse aucun doute.

ROSE.

Eh bien! je vais bien vous étonner: non seulement

ce ne sont pas deux gaziers, mais encore ce sont deux hommes du monde. (Montrant Amédée.) Voici le vicomte de La Brèze.

BOLESLAS.

Mais l'autre ?

ROSE.

L'autre est tout simplement le baron Putois, l'adversaire du pari.

BOLESLAS.

Tout simplement. Je ne l'aurais pas deviné, mais je le pensais.

ROSE.

Et vous comprenez qu'à présent ça va marcher tout seul.

BOLESLAS.

Pourquoi ça ?

ROSE.

Oh ! Boleslas que vous êtes.

Elle lui parle bas.

Pendant cette scène, le vicomte a essayé d'entendre et promène sa lampe distraitement jusque dans les yeux d'Amédée.

AMÉDÉE.

Prends donc garde, maladroit, tu me brûles.

LE VICOMTE.

C'est que je regardais la bourgeoise ! Elle est dévissante !

AMÉDÉE.

Oui, c'est une femme qui fait honneur. Ah ! si j'avais du toupet !...

LE VICOMTE.

Il faut en avoir...

AMÉDÉE.

C'est facile à dire. Comment t'y prendrais-tu, à ma place ?

LE VICOMTE.

Moi, je m'avancerais doucement et je l'embrasserais brusquement dans le cou...

AMÉDÉE.

Oh ! devant le prince !

LE VICOMTE.

Raison de plus. Est-ce que tu as peur ?

AMÉDÉE.

Moi ?... Malheur ! Tu vas voir ça !

LE VICOMTE.

Allons, du courage ! (A part.) Non, ce qu'il va être fichu à la porte, c'est dévissant !

BOLESLAS, revenant à l'avant-scène avec Rose.

Avec tout cela, il faut que le vicomte se décide à vous faire une déclaration...

ROSE.

Imbécile ! C'est moi qui vais la lui faire.

AMÉDÉE.

Alors, c'est décidé, j'y vais. Tiens mon fil de fer.

Il s'avance à reculons en tirant le fil de fer. — A chaque hésitation, le vicomte agite le fil, en l'encourageant.

BOLESLAS, bas, à Rose.

Le voilà... Qu'est-ce qu'il va faire ?

ROSE.

N'ayons pas l'air de le voir.

AMÉDÉE, arrivé enfin près de Rose, l'embrasse brusquement.

Ça y est !

Il reste interdit et anxieux. — Le vicomte se tord.

ROSE, avec explosion.

Enfin !

AMÉDÉE.

Excusez la liberté...

ROSE.

Ne vous excusez pas, Amédée, vous avez deviné mon cœur. Vous avez compris que mon amour ne craignait pas de s'étaler au grand jour. Vous m'avez donné l'occasion de me réhabiliter aux yeux de tous ; je vous en remercie !

LE VICOMTE.

Comment, madame, ce gazier...

ROSE.

Oui, monsieur, ce gazier! cela vous étonne, je le sais bien, et vous pouvez le dire à votre cercle...

LE VICOMTE.

A mon cercle ?

Il oublie son rôle, et remet son monocle.

ROSE.

Il est inutile de feindre. Croyez-vous que je ne vous ai pas démasqué ? Je sais qui vous êtes, vous savez ce que je vaux; nous sommes quittes!

AMÉDÉE, à part.

Tiens! elle connaissait la coterie!

LE VICOMTE.

Mais, madame!...

ROSE bas.

Et vous pouvez dire à ce monde qui me méprise que je me soucie peu de ses railleries. J'ai maintenant pour moi l'estime d'un honnête homme !

AMÉDÉE.

Oh ! oui, vous l'avez !

LE VICOMTE.

Voyons, madame, cette plaisanterie a assez duré et je crois qu'il est temps...

ROSE.

De vous retirer, monsieur! (A Boleslas.) Vous aussi, mon ami.

BOLESLAS.

Adieu! belle dame.

Il lui baise la main.

LE VICOMTE.

Allons! puisque j'ai perdu mon pari, je n'ai plus qu'à me retirer. (Saluant.) Madame... (A part.) Ah! elle est dévissante!

Il sort.

BOLESLAS, bas.

Vous avez été splendide!

Il sort.

AMÉDÉE, à part.

Voilà un vrai gentilhomme! Il est vexé, mais il n'en a pas l'air.

SCÈNE XII

ROSE, AMÉDÉE.

ROSE.

Eh bien! Amédée. Etes-vous content de moi?

AMÉDÉE, l'embrassant.

Je déborde! (L'embrassant de nouveau.) Le voilà, le toupet?

ROSE.

Enfin, nous voilà débarrassés de tous ces importuns. Et maintenant que nous sommes seuls, plus de contrainte, plus de comédie. Redevenez vous-même. (Elle lui montre la carte.) Tenez, maladroit!

AMÉDÉE.

Maladroit? Ah! oui, parce que j'ai dessiné là-des-

sus... mais je n'avais pas vu que c'était une carte; c'était si sale. (Lisant.) Le vicomte Hector de la Brèze...

ROSE.

Cette carte, c'est la vôtre.

AMÉDÉE.

Non! Hector de la Brèze, connais pas. Je m'appelle Amédée Planturot.

ROSE.

Encore?

AMÉDÉE.

Mais oui, toujours, et la preuve, c'est que voilà mon livret! — Employé depuis trois ans chez le même patron; tout le monde me connaît dans le quartier. Demandez plutôt à votre groom!

ROSE.

Ah! mon Dieu!... vous seriez... vous êtes donc!... un vrai gazier!

AMÉDÉE.

Turellement! puisque je vous dis que voilà trois ans...

ROSE, à part.

Mais alors, le vicomte, c'était l'autre, et tout le club, en ce moment... je suis déshonorée, je vais être la fable de tout Paris, et ce goujat, il ne va plus vouloir s'en aller. Que faire?

AMÉDÉE, s'approchant.

Eh bien, voyons!

ROSE, furieuse.

Ne m'approchez pas!... Ne me touchez pas!...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE VICOMTE, BOLESLAS.

LE VICOMTE, entrant comme un fou.

Rose!... Est-ce vrai ce que Boleslas m'a raconté?...

BOLESLAS, qui est entré.

On ne ment jamais en Pologne!

ROSE, à part.

Lui! Tout n'est pas perdu!... (Haut, au vicomte.) Ainsi, vous n'avez rien deviné!... Vous n'avez pas compris que si je vous chassais, c'était pour résister à un amour qui pouvait briser ma carrière!

LE VICOMTE.

Vous m'aimez?

ROSE.

Il le demande!

LE VICOMTE.

Et vous me connaissiez?

ROSE.

Parbleu! si je vous connaissais!

LE VICOMTE.

Enfin! (A part.) Je gagne les vingt mille francs... ils seront pour elle! (Haut.) Sortez, la coterie!...

AMÉDÉE, furieux.

Ah! c'est comme ça!... Eh bien! savez-vous ce que je vais faire?

TOUS.

Mais...

AMÉDÉE, avec dignité.

Je vas fumer une bonne pipe !...

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — M. PEPIN.

LES POTICHES DE DAMOCLÈS

PIÈCE EN UN ACTE

PAR

MAURICE REYMONT

BRUXELLES
IMPRIMERIE E. GUYOT
RUE PACHÉCO, 12

1879

PERSONNAGES

HENRI, neveu de M. et de Me Fourneau. . MM. MONROY.
TAFFINET, rentier, ami de Fourneau. . JAMES.
M. FOURNEAU. . . . . GAUCEY.
Mme FOURNEAU . . . . Mme LEBLANC.
JULIETTE, sa fille . . . . Mlle LEMOINE.
MARIA, la bonne . . . . Mlle BESNIER.

LES POTICHES DE DAMOCLÈS

La scène représente un intérieur de bourgeois aisé.— Au lever du rideau, Maria seule. Elle parle à M. Fourneau, à la cantonnade.

—

SCÈNE I.

MARIA.

Oui ! Monsieur, c'est convenu.

Dès que M. Taffinet sera arrivé avec sa demoiselle, je préviendrai madame, soyez tranquille !

(Elle redescend en scène.)

Pardine, c'est sûr que je préviendrai madame, je sais bien comment on reçoit les gens, peut-être.

C'est égal, M. Henri, le neveu de M. Fourneau, sera joliment surpris, il ne s'attend guère à ce mariage que monsieur et madame ont arrangé.

Comme il va être content, lui qui était si amoureux de Mlle Juliette et que papa Taffinet avait refusé de prendre pour gendre, sous prétexte qu'il n'avait pas de position sérieuse et qu'il était encore trop jeune. Pour ça, c'est vrai qu'il l'est, jeune, et même un peu toqué ; mais le mariage le calmera. — Et puis, son oncle, M. Fourneau, a décidé que le jeune ménage demeurerait ici. Comme ça il pourra surveiller son neveu. — Ça va être une fameuse surprise tout de même.

(Madame Fourneau appelle de la coulisse : *Maria !*)

Bon, v'là madame qu'appelle maintenant. Je suis sûre que c'est pour l'aider à s'habiller. Ah ben, flûte!

Faut que je surveille mon dîner, j'ai pas le temps. Elle se ficellera toute seule.

(On entend la voix de Mme Fourneau, *Maria!*)

Oui, oui, appelle. Je me sauve à la cuisine.

(On entend monter l'escalier).

On monte. Ce sont déjà eux. Nous v'là gentils! Sauve qui peut!

(Mme Fourneau appelle. *Maria!*)

Bonjour! je repasserai!

(Au moment où elle sort par la gauche, *Henri* entre précipitamment par la porte du fond. Il est très pâle et s'appuie sur la porte après l'avoir refermée).

SCÈNE II.

MARIA. — HENRI.

HENRI (Très agité).

Maria!

MARIA.

Ah! mon Dieu, M. Henri, qu'avez-vous donc? Êtes-vous malade?

HENRI.

Moi, je n'ai rien du tout. Ah! si, j'ai une voiture en bas.

MARIA.

Une voiture? Et c'est ça qui vous rend tout chose!

HENRI.

C'est que, vois-tu, c'est une voiture qui n'est pas comme les autres. (*Criant*): Maria !

MARIA (effrayée).

Monsieur ! (A part), Ah ! mais, qu'est-ce qu'il a donc ?

HENRI.

Maria ! veux-tu que je te fasse un sort, que j'assure ton avenir, veux-tu que je t'épouse, Maria !

MARIA.

M'épouser !? mais qu'est-ce qui vous prend, Monsieur.

HENRI.

Ce qui me prend? Rien du tout. Je suis très calme. Maria, veux-tu que je t'épouse. Prête-moi 1,600 francs.

MARIA.

Seize cents francs ! pourquoi faire, mon Dieu ?

HENRI.

Pour payer ma voiture qui est en bas.

MARIA.

Seize cents francs de voiture? Mais d'où venez-donc ?

HENRI.

Mon oncle est-il là, je veux lui parler.

MARIA.

Non, Monsieur Henri. Votre oncle est sorti. Précisément il est allé chez vous, je crois.

HENRI.

Il n'y est pas, tant mieux! Je parlerai à ma tante. Apporte-moi ma tante.

(Il se jette dans un fauteuil.)

MARIA.

Mais, Monsieur, elle n'est pas habillée.

HENRI.

Apporte-la toujours. Ça ne fait rien pour ce que j'ai à lui dire. Va la chercher. Depêche-toi, ou la voiture va monter.

MARIA.

Eh bien, en voilà une d'histoire! Un jour comme celui-ci! Votre oncle qui vous ménageait une si fameuse surprise!

HENRI.

Une surprise! Je n'en veux pas, qu'il la garde. Je la lui change contre 1,600 francs. Va me chercher ma tante, et pendant que je causerai avec elle, si tu rencontres dans l'escalier une voiture avec deux dames et un monsieur galonné qui porte deux potiches, dis-leur que la maison est inhabitée; ou plutôt non; dis-leur que tu demeures seule ici avec une vieille dame qui a la peste d'Astrakhan. Va donc! mais va donc!

MARIA.

J'y vais, Monsieur, j'y vais.
En voilà une affaire. J'y vais, Monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

HENRI (seul).

Voyons! du calme. Mon oncle est sorti, tant mieux. Avec ma tante ce sera plus facile.

(Il se lève et se promène avec agitation pendant tout le monologue suivant.)

Après tout, c'est bien simple ce que je viens lui demander.

J'ai besoin de 1600 francs, j'occupe l'emploi de neveu unique dans la maison : on ne peut me refuser ça, oh non, je connais, ma tante : un cœur d'or ! — Bon — je touche la somme, je descends, je paie, je renvoie Léonide et Elisa, l'homme galonné, la voiture, — et le tour est joué. Ce n'est pas plus difficile que cela.

Allons! me voici rassuré, complétement rassuré.

(Il regarde la pendule.)

Le temps passe, ma tante ne vient pas, elles vont trouver que je suis bien long à descendre.

Bast ! je raconterai que j'avais égaré la clef de mon secrétaire. J'ai eu bien tort de me tourmenter comme je le fais depuis deux heures.

Oh! j'oubliais... et douze francs pour la voiture.

Seize-cent douze francs!

Pendant que ma tante y sera, ce n'est pas douze francs de plus ou de moins....

(Il refléchit.)

Oui.... mais, si elle me refuse, ou si elle me demande des explications.

Je ne peux pas, cependant, lui dire... Bon ! voilà que ça me reprend.

Qu'est-ce que je vais donc bien pouvoir inventer? Saprelotte... il faut pourtant sortir de là.

C'est affreux ce qui m'arrive! Ce matin, je sors avec vingt-six francs dans ma poche. Je me promettais une journée tranquille. J'avais le projet de maudire en alexandrins ce vieux gredin de Taffinet qui me refuse la main de Juliette sous prétexte que je ne suis pas sérieux, lui, un veuf, qui court les petits théâtres, je vous demande un peu!

Bref, je prends le faubourg Poissonnière. Tout à coup, pan! je tombe nez à nez avec Elisa, — Elisa, vous savez bien, — une grosse qui joue les mères nobles dans les pièces naturalistes, au *Théâtre de la Jeune École*, une femme qui a les plus belles relations du monde, et très bien conservée avec ça. — « Bonjour, Henri, fait-elle. — Bonjour, bonjour, Elisa! — Comment allez-vous? — Mal. — Des chagrins d'amour, je parie, je connais ça. Il faut de la distraction, je vais vous guérir. Prenons une voiture et menez-moi au bois. Je vous raconterai *Bibi*, *gueule de zinc*, drame nouveau d'un jeune auteur de grand talent. Ça va passer après *l'Assommoir*. C'est un remède infaillible. »

J'arrête un fiacre et nous partons...

Elle en était au beau milieu de son histoire, que j'écoutais en recomptant mentalement mes vingt-six francs, lorsqu'elle pousse un cri, arrête le cocher et se met à faire de grands bras. — Je croyais que c'était dans le drame. Ça m'étonne bien un peu, mais je ne dis rien. La voilà qui se met à crier: « Léonide! tu ne connais pas Léonide? C'est elle, là-bas, à gauche. Elle est revenue de Monaco! Eh! Léonide! Tout le monde la connaît, Léonide. Une femme adorable. Son portrait est

aux vitrines des libraires, les journaux en parlent tous les jours. » — La portière s'ouvre.

Elisa sort du carrosse. Je la suis tout en me disant, deux heures de voiture : six francs, trois glaces, des gâteaux : dix francs. Total 16 francs. Je tirerai une carotte à mon oncle. Elisa tombe dans les bras de son amie et me présente : M. Fourneau, ma chère, un journaliste, Fourneau, tu connais bien Henri, le petit Henri ! — Léonide me regarde, sourit et se décide à venir avec nous.

On repart, un peu serrés à trois, mais je ne pensais pas à cela. Mon Dieu ! je refaisais le compte de mes 26 francs. Il est probable que j'avais des inquiétudes à ce sujet, car Léonide me demande avec intérêt ce qui pouvait m'attrister ainsi. Elle me trouvait un peu pâle, soucieux. Ah ! cette femme, — ravissante ! Et des façons calines ! Et des parfums ! ça embaumait dans la voiture. — Elisa lui dit que j'avais des peines de cœur, des bêtises, quoi ! — J'aurais voulu la voir au diable.

Léonide me serre la main ; elle me regarde, je la regarde; bref, ça allait très bien. A Madrid, nous prenons des glaces. Elisa boit du Madère, le cocher se fait servir de cognac, on apporte des gâteaux. Total 18 francs. — Je jette négligemment mon louis, le garçon me dit : « Merci, Monsieur. » — Et nous repartons.

Je manquais d'entrain. Ça se comprend, il me restait 6 francs. Et deux heures un quart de voiture à payer ! — La conversation languissait, lorsque Élisa, — c'est ici que le drame se corse, — Élisa demande à son amie : — « Où allais-tu donc tout à l'heure, quand nous t'avons rencontrée. — A l'hôtel Drouot. J'ai envie de deux magnifiques

potiches qu'on y vend tantôt.— A l'hôtel Drouot! Très bien; nous y allons avec toi, n'est-ce pas Henri. » — Pas moyen de refuser. J'étais mal à mon aise.

Arrivés à l'hôtel Drouot, cette femme charmante prend mon bras, nous entrons dans la salle. Quelle entrée! Tout le monde nous regarde. Nous nous installons au premier rang et, sitôt assis, elle me désigne les deux potiches, — deux horreurs, — en me disant : « Les voilà. Nous arrivons à temps. ».

Ironie du sort! Je me souviendrai de cette scène toute ma vie. Le commissaire-priseur les met en vente J'affectais de regarder au plafond avec beaucoup d'attention... et j'entendais la voix du crieur glapir : à 50 francs, Messieurs, à 50 francs, marchand. — 50 — 100 — 150 — 200.

Elisa s'agitait furieusement et disait tout haut, en jetant des regards menaçants à nos voisins :

« Deux cents francs, c'est une indignité! Qu'est-ce qu'ils ont donc à hausser, ces imbéciles-là! »

L'autre allait son train... 300 — 400 — 500 — 600. Léonide faisait des signes de tête et enchérissait toujours.

Il y avait en face un petit vieux qui nous fixait en ricanant, et qui tenait bon! Moi, j'étais cramoisi.

700 — 800 — 900 — 1,000 — 1,100. Je dis à Léonide : « Mais c'est absurde. Ça ne vaut pas ça! allons-nous en. » Elle me regarde, me serre la main et me répond : « Je les veux. » Elle s'appuie sur mon bras. Je sentais des frissons me courir dans le dos. Je les veux, répétait-elle. Et le crieur continuait : 1,100 — 1,200 — 1,300! Gredin de petit vieux. Il poussait toujours. — 1,400, crie Léonide. — 1,500, fait l'autre. Elle lève les yeux sur moi. Oh! ce

regard! Je perds la tête, je me lève je hurle : *seize cents.*

— Adjugé à seize cents, fait gravement le commissaire-priseur. C'est une véritable occasion, adjugé à Monsieur... Monsieur? — Henri Fourneau, balbutié-je. — Notre ennemi, le petit vieux souriait diaboliquement. Léonide se lève. Elisa se jette à mon cou. On rit. Je m'approche du bureau, et je remets ma carte.

— On paie comptant, crie l'employé.

— Vous dites?

— Je dis : Comptant.

— Mais je n'ai pas la somme sur moi.

— On va vous accompagner chez vous.

Nous sortons. Le garçon de l'hôtel des ventes grimpe sur le siége avec les potiches. Le cocher me demande: Où faut-il aller, bourgeois?

— Où il faut aller? Est-ce que je sais moi où il faut aller?

Affolé, ahuri, je donne l'adresse de mon oncle.

Et me voilà!

Le tout est en bas, on attend l'argent!

Qu'est-ce que je vais pouvoir raconter à ma tante?

Sapristi, la voici!

SCÈNE IV.

Mme FOURNEAU, entrant. — HENRI.

Mme FOURNEAU.

Henri, mon cher enfant, Maria prétend que tu as à me parler de quelque chose d'important. Dis-

moi vite ce qui t'amène, car il faut que j'aille achever ma toilette.

HENRI (grave).

Ma tante, c'est très sérieux.

Mme FOURNEAU.

Vraiment. Comme il est fâcheux que ton oncle ne soit pas là.

HENRI (vivement).

Non, ça ne fait rien, j'aime mieux ça.

Mme FOURNEAU.

Eh bien ! je t'écoute. Dépêche-toi.

HENRI (solennel).

Ma tante ! (A part.)
Qu'est-ce que je vais lui dire, mon Dieu ! (Haut.)
Ma tante,... avez-vous déjà lu des romans?

Mme FOURNEAU.

C'est pour me demander cela que tu me fais appeler ?

HENRI (mélancolique).

C'est que, si vous n'avez jamais lu de romans, vous ne pourrez pas comprendre tout ce qu'il y a de mystères dans la vie d'un homme.

Mme FOURNEAU.

Est-ce que tu es malade, mon garçon.

HENRI.

Ne m'interrompez pas, ma tante. Les moments sont précieux. *Times is money.*

Mme FOURNEAU.

Tu dis?

HENRI.

Ne faites pas attention, je parle anglais. C'est l'émotion.

(A part)

Je ne sais plus du tout où j'en suis.

Mme FOURNEAU.

Enfin, qu'est-ce que tu veux. Explique-toi. J'attends du monde à dîner, il faut que je m'habille et justement je voulais te dire...

HENRI (mélancolique).

J'avais un ami...

Mme FOURNEAU.

Méfie-toi des mauvaises connaissances. Ton oncle te l'a dit bien souvent.

HENRI.

Un ami véritable, ma tante, un jeune homme, un tout jeune homme, 17 ans... Il était caissier.

Mme FOURNEAU.

Déjà. Pauvre jeune homme!

HENRI.

Il ne faut pas lui en vouloir, allez. Ce n'était pas sa faute. Il est si vertueux. Si vous saviez ce qui lui arrive.

Mme FOURNEAU.

Quoi donc?

HENRI (larmoyant).

Son portefeuille..., il a perdu son portefeuille. Son directeur le charge d'aller payer une note, il sort avec une forte somme; en route, un monsieur qui avait un pantalon à carreau et un accent étranger, lui demande le chemin des Batignolles.

(Avec explosion.)

Quant il revint à lui, il n'avait plus de portefeuille.

Mme FOURNEAU (émue).

C'est horrible ce que tu me racontes là, moi qui redoute les émotions ! Que va-t-il devenir ?

HENRI.

Ce qu'il va devenir, le sais-je moi ? Il est là, en bas, dans une voiture avec les deux potiches..., non avec son désespoir. Il attend, il n'ose pas retourner chez son directeur. Ah ! ma tante, il se serait déjà brûlé la cervelle, s'il était seul. Mais il a des enfants, cinq malheureux petits enfants qui n'ont d'espoir qu'en lui.

Mme FOURNEAU.

C'est affreux, — cinq enfants et il n'a encore que 17 ans.

HENRI (vivement).

Cinq enfants, je veux dire pas lui. Vous comprenez bien, il a épousé une veuve, une bonne vieille veuve qui lui a apporté une famille toute faite, une véritable occasion. Vous comprenez, n'est-ce pas, ma tante.

Mme FOURNEAU.

Si je comprends !

HENRI.

Il faut absolument le tirer de là !

Mme FOURNEAU (transportée, elle l'embrasse).

Ah ! c'est bien ça, Henri ; voilà de beaux sentiments ! Ton oncle t'approuverait, j'en suis certaine. Je suis fière de toi.

HENRI (à part).

Ouf ! ce n'a pas été sans peine

Mme FOURNEAU.

Aussi je veux contribuer à cette bonne action. Je ne suis pas riche, tu le sais, mais je vais te donner mes économies. Tiens, mon ami, voilà quinze francs. Je voulais m'acheter un chapeau, je m'en passerai. Oh ! je te les donne de bon cœur, va !

HENRI.

Quinze francs ! qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse. Il me faut seize-cent douze francs !

Mme FOURNEAU.

Seize-cent douze francs, ce n'est pas beaucoup, ton ami les trouvera facilement si chacun y met du sien.

HENRI.

Oui, il lui suffira de trouver une centaine d'amis au même prix. Ça fera la somme. (Avec explosion) Mais c'est impossible, ma tante, il faut l'argent tout de suite.....

(Désespéré) Adieu !

Mme FOURNEAU.

Où vas-tu ?

HENRI (dramatiquement).

Le rejoindre, je ne puis l'abandonner dans un si effroyable moment.... Adieu, ma tante!

Mme FOURNEAU.

Mais tu ne peux pas partir ainsi. Ecoute-moi. Ton oncle est justement allé te chercher, pour la nouvelle. Les Taffinet dinent ici. (Avec émotion) Henri, mon cher enfant, le mariage est arrangé. Ton oncle a obtenu le consentement de l'ami Taffinet. On va vous marier, tu épouses Juliette!

HENRI (joyeux).

Hein ! quoi ! épouser Juliette, ah! ma tante, qu'est-ce que vous dites donc là ?

Mme FOURNEAU.

La vérité, Henri. Il est convenu que tu viendras demeurer ici avec ta femme. Nous vivrons ensemble.

HENRI.

Avec ma femme ? Ici. Elle va venir ! Ah ma tante, ma bonne petite tante. (Il l'embrasse.)
Que je suis heureux ! — Juliette... le papa Taffinet consent ! (Il tombe dans un fauteuil.)
Ah ! je suis bien heureux !

Mme FOURNEAU.

Tu vois bien que tu avais tort de désespérer. Avec le temps tout s'arrange. Ainsi c'est entendu. Va dire à ton ami le caissier de monter. Il dinera avec nous. Ça le calmera. Ton oncle lui donnera un bon conseil. Cela lui fera plaisir.

HENRI.

Dîner avec nous, lui? — Non ma tante, il refusera, il ne mange jamais en public, il est trop timide.

Mme FOURNEAU.

Enfin, fais pour le mieux, moi je vais m'habiller. Taffinet peut arriver d'un moment à l'autre, je ne peux pas le recevoir en camisole. Du courage! Renvoie ton ami.

Sois aimable avec Juliette, avec ton beau-père, avec lui surtout.

A tout à l'heure, à tout à l'heure, mon cher enfant.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

HENRI (seul).

Renvoie ton ami! Avec ça que c'est commode. Mon ami,... mes amis, elle veut dire, car ils sont quatre... sans compter le cheval et les potiches. Ils vont faire irruption ici, c'est sûr. — C'est ça qui va animer l'intérieur de mon oncle.

Et Juliette qui va arriver!

Que vais-je devenir? Il est impossible que cette situation se prolonge.

(Bruit au dehors — on monte l'escalier.)

Ce sont elles! Elles auront assassiné la bonne pour arriver jusqu'à moi.

(Il s'élance vers la porte du fond.)

SCÈNE VI.

HENRI, TAFFINET, JULIETTE.

JULIETTE (dans la coulisse).

Oui, papa.

HENRI.

Ciel! Juliette! — Ils auront vu la voiture en bas. Je suis perdu.

TAFFINET (agité).

Bonjour Henri, bonjour, nous voici. Vous nous attendiez, n'est-ce pas? Votre oncle, est-il chez lui? Juliette, dis bonjour à M. Henri.

JULIETTE.

Avec plaisir papa. Bonjour M. Henri. Ah! comme je suis heureuse! Vous savez que papa consent à notre mariage,

HENRI.

Juliette, chère Juliette, je sais tout. (A part). Du courage, dissimulons. (Haut) Ah! M. Taffinet, croyez-bien que..... certainement.

TAFFINET.

C'est bon, c'est bon, nous reparlerons de cela.

JULIETTE.

Mais, qu'est-ce que vous avez donc, M. Henri, vous avez l'air tout troublé. Vous êtes tout pâle, — comme papa.

HENRI.

Moi, je suis tout pâle? Mais... mais, c'est la joie!

JULIETTE.

Bien vrai ?

HENRI.

En doutez-vous ? (A part) Il aura vu la voiture en bas.

TAFFINET.

Mais je n'ai rien. Je ne sais pas ce qui te prend, Juliette.

JULIETTE.

Si ! si ! Tu as quelque chose, je le vois bien.

TAFFINET.

Mais puisque je te répète que non. Je sais mieux que toi, peut-être, que je n'ai rien.

HENRI (à part).

C'est l'indignation, bien sûr. (A Juliette) Puisque M. Taffinet vous assure.....

JULIETTE.

Il ne veut pas le dire, mais tout à l'heure nous avons rencontré à la porte une voiture avec des dames. Papa est devenu tout blanc et nous a fait monter l'escalier en courant.

HENRY (à part).

Patatras, ça y est !

TAFFINET.

En courant... En voilà une idée. J'étais pressé de voir Fourneau, sa femme, Henri, ce cher Henri. Ah ! ça, est-ce que vous êtes seul ici.

HENRI.

Non, ma tante va venir, Maria l'aura prévenue, sans doute.

TAFFINET.

Vous croyez? Eh bien, attendons-là. Je ne suis pas fâché de m'asseoir un instant.

(Il se jette dans un fauteuil.)

HENRI.

Chère Juliette, vous connaissez le projet de mon oncle, nous demeurerons ici ensemble, tous les quatre.

JULIETTE.

Oh, comme ce sera gentil! D'abord, moi j'avais dit à papa que je n'épouserais personne. Oui, Monsieur, je l'avais dit, et j'aurais tenu ma promesse, allez!

HENRI.

Chère Juliette!

TAFFINET (à part.)

C'est incroyable! Je ne me suis pas trompé cependant. C'est bien Elisa que j'ai vue en bas.

JULIETTE.

Nous occuperons l'appartement du premier, Mme Fourneau me l'a promis.

HENRI.

Nous occuperons tout ce que vous voudrez. (A part) Qu'est-ce qu'il a donc à marmotter tout seul.

TAFFINET (à part.)

Saperlipopette! C'est pour le mobilier que je lui

avais promis. Pourvu qu'elle ne monte pas ici. (Haut) Ah çà! votre tante ne vient donc pas.

HENRI.

Si! si! elle va venir et précisement, je l'entends. (A part) Il va tout lui raconter.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme FOURNEAU.

Mme FOURNEAU.

Juliette! Taffinet! mon cher ami, que je suis aise de vous voir. Fourneau va rentrer de suite.
(A Juliette)

C'est gentil d'être venue sitôt, nous avons ta de choses à nous dire avant le dîner.

Embrasse-moi, ma mignonne. Comme elle est jolie aujourd'hui! L'as-tu vue Henri!

HENRI.

Ah! ma tante! Pouvez-vous me demander cela? (A Juliette) Ma chère Juliette, si vous saviez combien ce refus m'avait attristé.

(Pendant que Juliette et Henri causent ensemble, Mme Fourneau passe à gauche et va vers Taffinet qui parle en aparté.)

TAFFINET (à part).

Mais qui est-ce qui a pu dire à Elisa que je devais venir ici aujourd'hui?

Mme FOURNEAU (à Taffinet).

Elle sait tout, n'est-ce pas?

TAFFINET.

Elle sait tout, n'est-ce pas? Qui ça?

Mme FOURNEAU.

Mais, Juliette donc! De qui voulez-vous que je vous parle.

TAFFINET.

Ah! oui, Juliette.... certainement, elle sait tout. On ne peut rien cacher aux amoureux. J'ai cédé aux instances de mon vieil ami Fourneau, et puisque Henri est devenu sage, tout à fait sage,... puisqu'il lui fait une position...

Mme FOURNEAU.

Et moi, je vous l'affirme, c'est un garçon rangé... et quel cœur! Tenez, pas plus tard que tout à l'heure, il me parlait encore d'un de ses amis pour lequel il se dévoue. Une bonne action, vous souscrirez aussi, Taffinet, ça lui fera plaisir.

TAFFINET.

Une souscription! Volontiers! Je m'inscris pour 10 sous. (A part) Il faut les éloigner à tout prix.

Mme FOURNEAU (désignant Juliette et son neveu).

Et voyez comme ils s'aiment!

TAFFINET (distrait).

Oh! avant le mariage, ça ne prouve rien!

Mme FOURNEAU.

Vous dites?

TAFFINET.

Rien! Emmenez-la. En attendant Fourneau, j'ai à parler à votre neveu.

Mme FOURNEAU.

Vous avez raison.

(Haut à Juliette.)

Juliette, ma mignonne, viens te débarrasser de ton chapeau. Ces messieurs ont à causer.

HENRI (à Juliette).

Ne soyez pas longtemps.

Mme FOURNEAU.

Sois donc tranquille, je te la ramène. Viens, Juliette.

(Fausse sortie. Elle revient, et dit à Henri :)

A propos, as-tu renvoyé ton ami le caissier?

HENRI.

Non, ma tante.

Mme FOURNEAU.

Pauvre garçon, il ne faut pas le laisser en bas. Va vite, Henri.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

HENRI, TAFFINET.

HENRI (à part).

Va vite! va vite ! C'est facile à dire. Ah mais! ah mais! ça ne peut pas durer... Maintenant que mon bonheur est assuré, que j'épouse Juliette, je ne puis risquer de tout perdre pour deux misérables potiches. (Avec énergie) Il faut en finir.

TAFFINET (à part).

Il est clair qu'elle m'attend en bas. Et Fourneau qui va rentrer ! Il faut prendre un parti énergique. Il n'y a qu'Henri qui puisse me tirer de là.

(Haut).

Mon cher Henri.... Au point où nous en sommes, vous comprendrez...

HENRI (à part).

Il n'y a qu'un moyen, la franchise.

(Haut).

Je comprends, Monsieur Taffinet. J'ai pu vous paraître léger. Mais, voyez-vous, les apparences sont souvent trompeuses.

TAFFINET.

A qui le dites-vous ! Elle ne le sont que trop. On promet un mobilier à une femme, on ne le lui donne pas, il y a presque toujours des raisons. D'abord, ça coûte cher.

HENRI.

Plaît-il ?

TAFFINET.

C'est une façon de parler. Vous me saisissez bien, n'est-ce pas.

HENRI.

Mais non ! je n'ai jamais offert de mobilier.

(A part).

Des potiches, c'est déja bien assez.

TAFFINET.

Ces sentiments vous honorent.

HENRI.

Et croyez bien que maintenant, puisque vous avez donné votre consentement à notre mariage, — car vous l'avez donné...

TAFFINET.

Je ne dis pas... Oui... Nous verrons.

HENRI.

C'est tout vu. Vous pouvez avoir une entière confiance en moi. A partir de demain, je deviens sérieux, je vous le promets.

TAFFINET.

J'y compte... et puisque je vous vois si bien disposé, je vais vous faire une confidence.

(A part.)

C'est difficile à avouer à un gendre.

HENRI.

Une confidence ! Moi aussi j'en ai une à vous faire. Je vais commencer.

(A part.)

Ma foi, tant pis! Je risque tout.

(Haut.)

Sachez donc que le désespoir, à la suite de votre refus...

TAFFINET.

Bon ! bon ! C'est oublié. Des folies ! nous en reparlerons plus tard. Ecoutez moi. J'ai à vous demander un service. Ça vous paraît drôle, n'est-ce pas.. Hé! hé ! c'est tout à l'heure que vous allez rire.

HENRI.

Vous croyez! Allons tant mieux! Moi je veux bien, Monsieur Taffinet.

TAFFINET.

Appelle-moi, Taffinet. C'est plus intime.

HENRI.

Oui, Taffinet.

TAFFINET.

Je te disais donc...

(A part.)

Ça n'est pas commode. Gueuse d'Élisa!

HENRI.

Mais qu'est-ce qu'il a donc?

(Ils vont s'asseoir dans un fauteuil.)

TAFFINET.

Voici la chose... Oh! c'est bien simple... Je suis veuf, tu le sais.

HENRI.

Mais oui! Je le savais même depuis cinq ans.

TAFFINET.

Très bien. Si je te le répète, c'est seulement pour la clarté du récit. — Donc, je suis veuf et je t'avoue que cet état n'est pas sans charme. Tu verras!

HENRI.

Hein! mais je ne suis pas pressé.

TAFFINET.

Je voulais dire que tu seras très content plus tard, si ce malheur t'arrive! (A part.)

Je suis certain que je patauge.

(Haut.)

Tu me suis bien, n'est-ce pas ?

HENRI.

Pas très bien, je vous l'avoue.

TAFFINET.

Parfait.... Je continue. Comme veuf, je suis libre.

HENRI.

Libre de quoi ?

TAFFINET.

Très bien, très bien, je vois que tu me comprends. Eh bien, qu'est-ce que je fais alors, moi qui suis libre.

HENRI.

Ce que vous faites ? Je ne sais pas, moi !

TAFFINET.

Il ne le sait pas ! Vertueux jeune homme !

HENRI.

Non, Monsieur Taffinet.

TAFFINET.

Appelle-moi Taffinet, c'est plus intime. — Ce que je fais, je vais te le dire. Après avoir navigué quinze ans sur la mer orageuse du mariage, j'arrive au port, je fuis les plaisirs, je me consacre à la vie tranquille. Voilà ce que je fais.

(A part.)

Je ne sais plus du tout ce que je raconte.

HENRI.

Je vous ai cependant vu dans certaines coulisses de théâtre.

TAFFINET.

Précisément! Voilà où je t'attendais. Tu m'as vu dans les coulisses de théâtre, et tu t'es dit : Taffinet fait des siennes, le gaillard! Eh bien! pas du tout!

HENRI.

Ah bah!

TAFFINET.

C'est pourtant comme ça! je faisais des études de mœurs.

HENRI.

Intimes.

TAFFINET.

(Gai) Intimes! (Grave) Non Monsieur, pas intimes. Ayant une fille à marier, j'ai voulu savoir où se perdent les jeunes gens de notre époque, et j'ai tout fait pour cela.

HENRI.

Même des connaissances.

TAFFINET.

Une seule : Elisa?

HENRI (stupéfait).

Elisa!?

TAFFINET (de même).

Tu la connais.

HENRI.

Hélas! oui. — C'est-à-dire non...

TAFFINET (avec expansion).

Une femme pleine d'expérience, et qui m'a raconté des choses !

HENRI (à part).

Mais alors, s'il connaît Elisa, il a dû la voir en bas.
(Haut) Monsieur Taffinet...

TAFFINET.

Taffinet tout court, j'aime mieux çà.

HENRI.

Croyez-bien .., soyez persuadé..., le hasard seul... je ne la connais presque pas, et si vous l'avez vue tout à l'heure....

TAFFINET (à part).

Il sait tout, et il ne disait rien. C'est un garçon délicat.

(Haut, avec émotion et lui prenant la main.)

Henri, j'aime mieux tout avouer, je vois bien que je puis me fier à toi.

HENRI.

Moi aussi. Ça me soulagera. Et puis, elle peut monter d'un moment à l'autre. Il faut éviter un scandale.

TAFFINET.

Monter ici ! elle oserait? Il faut à tout prix...

HENRI.

Je le connais le prix. Il n'y a pas à marchander. C'est...

TAFFINET.

Oui, oui, un mobilier, un petit mobilier, en acajou... imitation. Je le lui avais promis. J'ai eu tort, je le sais.

HENRI (à part).

Un mobilier ? Tiens, tiens, tiens ! mais alors, je suis sauvé. Il croit qu'elle est venue pour lui. (Haut et sérieux). C'est seize cents francs !

TAFFINET.

Seize cents francs ! ? Comment le sais-tu ?

HENRI.

Elle me l'a dit elle-même.

TAFFINET.

Elle te l'a dit. Quand ça ?

HENRI.

Tantôt dans la voiture, ou du moins... à la porte. Seize cents francs, ou elle va monter. (A part) Je les tiens !

TAFFINET.

Mais c'est exorbitant ! je ne paie pas. Je préfère lui parler moi-même, je l'aurai à meilleur marché. Va un moment tenir compagnie à Juliette et à ta tante. Je reviens.

HENRI.

Impossible ! Vous n'y pensez pas. Une scène dans la rue. Elle est capable d'ameuter la foule. Et si mon oncle vous surprenait... il vaut mieux payer.

TAFFINET.

Mais, c'est un guet-apens.

HENRI.

Que voulez-vous, les études de mœurs, ça a des réserves.

(Bruit dans la coulise. Ils tressautent. Entre Fourneau).

Nous sommes perdus! Donnez vite.

TAFFINET.

Je paie, je paie!

SCÈNE IX.

LES MÊMES. FOURNEAU.

FOURNEAU (furieux).

Bonjour Taffinet! (A Henri) Eh bien! c'est du joli, Monsieur! Je vous fais mon compliment. Le jour de vos fiançailles, un pareil scandale chez moi! Et vous osez me regarder en face!

HENRI (à Taffinet).

Dites comme moi, je réponds de tout.

TAFFINET.

Généreux jeune homme!

HENRI.

Mais mon oncle!

FOURNEAU.

Taisez-vous, vous devriez rougir de honte. Et moi qui prépare ce mariage, qui vais le chercher!... Mais ça ne se passera pas ainsi... Je ne sacrifierai pas Juliette. Je te rends ta parole, Taffinet.

HENRI.

Lui rendre sa parole! Je m'y oppose, je vais vous expliquer.... Ce n'est pas moi....

TAFFINET (à Fourneau).

Tu exagères. Il m'a tout conté. Tu verras, c'est très naturel.

FOURNEAU.

Très naturel? Des femmes qui ont fait un tapage infernal dans l'escalier, qui voulaient monter jusqu'ici, qui ont insulté le concierge. Naturel? Sortez, Monsieur, que je ne vous revoie jamais! Vous n'êtes plus de ma famille.

HENRI.

Mais, mon oncle! puisqu'on vous répète que tout est arrangé.

TAFFINET.

Il a raison! On te dit que c'est arrangé.

FOURNEAU (à Taffinet).

Ta faiblesse m'humilie, je ne veux plus le revoir. Sortez, Monsieur, sortez.

HENRI.

Diable! ça se gâte. (A Taffinet.) Dites donc quelque chose, vous!

TAFFINET.

Voyons, Fourneau, mon vieux Fourneau! Du calme; voyons, du calme.

FOURNEAU (exaspéré).

Quand il me vole la considération de mon portier. Du calme! Ah! (Il tombe dans un fauteuil.)

HENRI.

Mais quand on vous aura expliqué, vous comprendrez, mon oncle.

TAFFINET.

Oui, oui ! tu comprendras. C'est même très drôle, très drôle, tu verras.

(A part.)

Je voudrais bien ne pas être venu ici, moi.

HENRI.

Mon bon petit oncle, vous en rirez avec nous ?

FOURNEAU.

En rire avec vous? Jamais, Monsieur! Et cette somme que réclame un homme galonné qui est chez le concierge. Seize cents francs, je crois. Ça vous fera rire aussi, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que c'est que cette note pour deux objets enveloppés dans du papier gris.

TAFFINET (à Henri).

Deux objets ! Ce n'était donc pas pour le mobilier.

HENRI.

Mais si! mais si! Un prétexte. Vous ne comprenez rien, vous.

FOURNEAU.

Ah ! ah ! Elle vous dérange cette note. Vous ne riez plus maintenant.

HENRI.

Si on peut dire ! Tenez, mon oncle, la preuve c'est que Taffinet, le vertueux Taffinet, car il est vertueux Taffinet...

TAFFINET (à part).

Animal !

HENRI.

... il va me les donner ces seize cents francs.

FOURNEAU.

Taffinet? Je voudrais bien voir ça, par exemple.

HENRI.

Taffinet, vous entendez. Allons, beau-père, donnez l'argent.

TAFFINET.

Mais !

HENRI.

Allons, allons, donnez !

TAFFINET.

Les voici, mais si on m'y reprend.

FOURNEAU.

Tu les donnes. Je n'y comprends plus rien. Qu'est-ce que tout cela signifie?

HENRI.

Vous ne comprenez pas? C'est un cadeau... pour Juliette.

TAFFINET (à Henri).

C'est ça, très bien !

(Haut.)

Là, tu es satisfait maintenant.

FOURNEAU.

Et ces femmes qui criaient dans l'escalier, parce qu'on les a mises à la porte.

HENRI.

Des demoiselles de magasin! Elles sont si mal élevées.

TAFFINET (à Henri).

Superbe!

(A Fourneau.)

C'est clair!

FOURNEAU.

Tu trouves?

HENRI.

Parbleu! Et maintenant, je vais chercher le cadeau.

(A part).

Quelle journée, mon Dieu!

(Il sort.)

TAFFINET.

Quel gendre j'aurai là! Un garçon plein de cœur, il vient de me rendre un grand service.

FOURNEAU.

Un gendre comme il n'y en a plus.

TAFFINET.

Et comme il adore Juliette! tu verras.

SCÈNE X.

FOURNEAU, TAFFINET, Mme FOURNEAU, JULIETTE.

Mme FOURNEAU (à son mari).

Te voilà de retour, Fourneau! As-tu vu ton neveu? Tiens, où est-il donc? Je ne le vois pas.

FOURNEAU.

Il va revenir; il est allé payer une note.

TAFFINET (vivement).

Oui, oui, une note, une grosse note, pour une surprise.

JULIETTE.

Pour une surprise? Ah! tiens! Je suis certaine que c'est pour moi. Bonjour, M. Fourneau.

(Elle l'embrasse.)

FOURNEAU.

Bonjour, mon enfant. Oui, oui, tu verras cela. Un cadeau qu'il veut t'offrir.

JULIETTE.

Ah! c'est gentil cela! Qu'est-ce que c'est, dites, M. Fourneau?

TAFFINET.

Petite curieuse, va! Un peu de patience donc.

FOURNEAU.

Je ne sais pas ce que c'est! Mais ça doit être bien beau, d'après le prix. Pense donc, 1,600 francs!

JULIETTE.

Seize cents francs!

Mme FOURNEAU.

Tiens! comme c'est drôle. Juste la somme qu'il me demandait, ce matin, pour son ami, le caissier!

FOURNEAU.

Un caissier? Qu'est-ce encore que cette histoire là!

Mme FOURNEAU.

Ah, une bonne action ! Taffinet le sait bien, lui; un caissier qui attendait en bas dans une voiture. Taffinet a souscrit.

TAFFINET.

Oui ! oui ! c'est vrai ! (A part) Mais ce caissier... Ce n'était donc pas pour le mobilier !

SCÈNE XI.

LES MÊMES. HENRI (avec deux potiches).

HENRI (joyeux).

Voilà, ma chère Juliette, ma chère petite femme. Deux potiches, en vrai Japon — à 1,500 à 1,600, adjugé !
Hein ! vous plaisent-elles.

(Il lui donne les potiches.)

JULIETTE (ravie).

Oh ! comme elles sont jolies ! Voyez donc, Madame Fourneau, voyez donc !

Mme FOURNEAU

Ravissantes. Du vrai Japon !

FOURNEAU.

Superbes ! mais diable ! Ça coûte beaucoup d'argent !

JULIETTE (qui a posé les potiches sur la table).

C'est vrai, ça coûte cher, mais ça vient de si loin! N'est-ce pas, Monsieur Henri, que cela vient de loin.

HENRI (allant à Taffinet).

Je crois bien qu'elles reviennent de loin!

TAFFINET.

Oh, oui! une vraie traversée.

HENRI (bas à Taffinet).

Elles sont parties.

TAFFINET (respirant).

Ah! tu m'a sauvé.

HENRI (avec affectation).

Merci!

JULIETTE.

C'est égal, voilà un joli cadeau pour notre entrée en ménage!

FOURNEAU.

Je ne dis pas non! Mais 1,600 francs de chinoiseries, c'est une bien grosse dépense!

HENRI.

Nous la supporterons à deux, n'est-ce pas Taffinet.

TAFFINET.

Tu en parles à ton aise. Mais enfin, j'aime mieux ça que d'avoir Élisa suspendue sur nos têtes!

HENRI.

Élisa et les deux potiches !

TAFFINET.

Tout un ménage de Damoclès !

JULIETTE.

Ne grondez pas, Monsieur Fourneau, nous ferons des économies.

FOURNEAU.

Je crois bien. En allant de ce train, qu'est-ce qui vous resterait pour le mobilier.

HENRI (près de Juliette).

Oh ! pour le mobilier, papa Taffinet s'en chargera. C'est sa spécialité, n'est-ce pas, Taffinet.

TAFFINET.

Ma spécialité. Ah, mais ! il se moque de moi.

Mme FOURNEAU.

Allons ! allons ! A table maintenant, le dîner refroidit ! Vous arrangerez cela tantôt.

TAFFINET.

Mais non ! Mais non ! Je n'entends pas de cette oreille. J'en ai assez moi !

HENRI.

Voyons, voyons ! Taffinet. Vous refuseriez, comment, vous, un homme qui adore les mobiliers en acajou — imitation !

TAFFINET.

Hein ! acajou... imitation. Le gredin ! Il me tient. — Ma foi ! tant pis ! Il faut se résigner ! Après tout, il n'y a que le premier mobilier qui coûte !

Mme FOURNEAU.

Votre bras, Taffinet.

TOUS.

Oui ! oui ! à table.

RIDEAU.

No 23. — Imprimerie E. Guyot, rue Pachéco, 12.

LES POTICHES DE DAMOCLÈS

PIÈCE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois sur le Théâtre royal du Parc
le 29 mars 1879


IMPRIMERIE E. GUYOT
Rue Pachéco, 12
LITHOGRAPHIE
TYPOGRAPHIE
BRUXELLES


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 08 02 07 002 7